ex libris van
Vaernewyck *

NATIONAL LIBRARY OF MEDICINE

Bethesda, Maryland

livre rare

il fut vendu en 1771 a la vente des livres
du Comte de Cobenzl 10 florins de change
voyez N.ro 603 de son Catalogue

E 1299

LE MALHEUR DES FEMMES ET *DES HOMMES*; OU MOYENS DÉCOUVERTS

Par lesquels on n'emploie point le concours des deux Sexes, pour la propagation de l'Espece humaine.

Lucina sine concubitu.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

LE MALHEUR

DES FEMMES.

LE

DES HOMMES;

OU

MOYENS DISCOURTOIS

LUCINA
SINE CONCUBITU.

LETTRE
ADRESSÉE HUMBLEMENT
A LA
SOCIÉTÉ ROYALE
DE LONDRES.

MESSIEURS,

LE grand encouragement que vous donnez à toutes les savantes recherches de la nature, témoins

ces excellens traités publiés chaque année dans vos *Tranſactions Philoſophiques* ; cet encouragement, dis-je, m'enhardit à mettre à vos pieds une découverte que je crois être entiérement nouvelle, & je ſuis ſûr que rien de tout ce qui a été offert au monde, depuis que la Philoſophie eſt devenue une ſcience, ne ſauroit l'égaler. Excuſez, *Meſſieurs*, ma préſomption, & épargnez vos cenſures, juſqu'à ce que vous ayez entendu le récit que je vais vous faire. Il ne m'en a pas coûté moins de quinze ans, pour porter ce myſtère à ſa maturité, & lorſque la théorie jointe à la pratique me l'eurent confirmé, il me vint d'abord dans la penſée de paſſer en France, & de concourir pour le

prix de l'académie de Bourdeaux, où les philoſophes préſentent les problêmes comme les fleuriſtes font des fleurs le jour de leur fête, pour faire juger de la beauté de leurs couleurs. Mais faiſant réflexion que votre illuſtre ſociété pourroit, peut-être, ſe croire offenſée, ſi elle n'avoit le pucelage de mon ſecret, & en même temps, que vous pourriez bien dédaigner d'entrer en parallele avec cette baſſe eſpece de philoſophes qui écrivent ſur le flux & reflux de la mer, ſur les éclipſes & les loix de la gravitation, amuſement trivial de ſpéculatifs oiſifs, ou de faiſeurs d'almanachs; j'ai l'honneur de vous dire, avec le reſpect dû à un corps auſſi illuſtre que le vôtre, mais non ſans quelque degré de

préſomption pour moi-même, que j'ai réſolu d'appeller, pour cette fois, au public & de m'adreſſer plus particuliérement à vos dignités.

Pour ne vous pas tenir plus long-temps en ſuſpens, j'ai trouvé, & je vais le mettre dans l'évidence la plus inconteſtable, qu'une femme peut concevoir & accoucher ſans aucun commerce avec l'homme. J'oſe dire, *Meſſieurs*, que vous mettrez cela au rang des découvertes très-merveilleuſes, & quoique je puiſſe aiſément convaincre le monde, de votre profonde connoiſſance des ouvrages de la nature, par le ſimple examen des parties ſéminaires de l'homme, & l'anatomie de la matrice de la femme;

cependant, comme j'ai à combattre la ſimplicité des ignorans, & les préjugés des mal-intentionnés, je décrirai amplement ce qui m'a d'abord ſuggéré cette penſée, & comment je paſſai de la conjecture à la démonſtration.

Le lot dont la Providence me partagea fut d'exercer la médecine dans une ville de province, à laquelle j'ai joint la ſcience féminine d'un accoucheur; & quoiqu'il ne convienne gueres de vanter ſon propre mérite, j'hazarderai, toutefois, d'avancer que dans le cours de ma profeſſion, j'ai aidé preſqu'autant de gens à entrer dans le monde, qu'à en ſortir. Cela me fit une ſi grande réputation, pour les opérations de cette nature, que j'eus la pratique de

toutes les femmes qui enfanterent dans la fertile contrée de....

Mais, pour ne vous point importuner plus qu'il ne faut, par mon hiſtoire particuliere, je vous dirai, qu'étant un jour ſeul, fumant ma pipe de l'après-midi, je reçus un meſſage d'un gentilhomme du voiſinage, qui m'apprenoit que ſa fille étoit dangereuſement malade, & qu'elle ſouhaitoit mon ſecours ſans délai. Je m'y rends, j'examine la jeune Dame ſur le ſujet de ſa plainte, & je ne ſuis pas peu ſurpris, de lui trouver tous les ſymptômes de groſſeſſe: mais ſachant très-bien, avec quelle tendreſſe les Dames chériſſent leur réputation, même après qu'elles l'ont perdue, je fis paſſer le pere dans une autre

chambre, pour que la choſe fût ſecrette; & là, je lui dis, avec beaucoup de regret, que ma profeſſion m'obligeoit de lui déclarer qu'il y avoit toute apparence que ſa fille étoit enceinte, & très-près de ſon terme. Le vieux gentilhomme fut frappé d'horreur à cette nouvelle, & ſe jettant immédiatement dans la chambre, reprocha à ſa femme & à ſa fille, dans les termes les plus amers, de lui avoir caché un ſecret auſſi important, & qui déshonoroit ſi fort ſa famille.

L'on voyoit ſur le viſage de la jeune Dame l'innocence & la ſurpriſe, & elle tomba ſur le champ en défaillance ſur les bras de ſa mere. L'on a remarqué, je le ſais, que toute profeſſion qui

prend plaiſir à répandre le ſang, depuis le médecin juſqu'au boucher, tous deux également occupés à décharger la nature, de nombre de ſes individus, de peur que le monde ne devienne trop peuplé; l'on a remarqué, dis-je, que toute profeſſion de cette nature étouffe les ſentimens de l'humanité, & ne ſouffre jamais que l'ame ſoit émue par la pitié; mais, quoique j'aie été long-temps accoutumé au ſpectacle de la miſere, & que j'aie acquis l'habitude de compoſer mon viſage, il y avoit dans la ſcene qui ſe jouoit quelque choſe de plus puiſſant que l'habitude, & je me trouvai réellement porté à la compaſſion. Mais la bonne vieille Dame arrêta bientôt ces émo-

tions féminines de mon esprit, tombant sur moi avec les injures les plus outrageantes, *pour avoir osé flétrir la réputation de sa fille, d'une maniere aussi grossiere, & aussi indigne; jurant que c'étoit un mensonge, un mensonge diabolique*, & elle s'étonnoit *que son mari pût l'écouter sans ressentiment.* Je repliquai avec quelque aigreur à tout cela: que je n'étois pas accoutumé à être traité de la sorte, que je savois très-bien quel doit être le chagrin des parens, d'entendre une telle vérité; mais que, puisque le devoir de ma profession ne pouvoit me mettre à couvert des injures, mon honneur m'obligeoit à prendre congé; & tirant ma révérence, je laissai la famille reprendre le cal-

me à loiſir, ne doutant pas que j'aurois une ſeconde ſommation, quand ils auroient raiſonné entr'eux avec l'eſprit tranquille.

En effet, le jour ſuivant un char vint me querir, & quoique la mere ne pût ſe contenir qu'avec peine, & que la jeune Dame proteſtât à chaque inſtant qu'elle étoit innocente, l'affaire étoit alors trop avancée pour être ſecrette ; & environ à cinq heures après midi, je conduiſis au monde le malin petit témoin, dont l'évidence étoit ſi fatale au caractere de la jeune Dame, & ſi néceſſaire à ma juſtification. Cependant, quoiqu'elle parût bien concluante, elle continuoit de faire ſérieuſement les mêmes proteſtations à tous ceux qui lui ren-

doient viſite, & comme après qu'elle fut aſſez bien rétablie du choc qu'elle avoit eſſuyé, je me trouvai un jour ſeul avec elle, me prenant précipitamment la main, elle accompagna les aſſurances de ſon innocence d'une quantité de larmes, & pria le Ciel de la conſumer avec ſa foudre, ſi jamais elle avoit connu aucun homme. Des proteſtations auſſi ſérieuſes, faites avec un tel air de vérité, & accompagnées de tant de larmes touchantes, firent une ſi forte impreſſion ſur moi, que, ſans ſavoir comment, je me trouvai étrangement porté à la croire, même contre ce que dicte la raiſon & l'expérience.

Plein de ce qu'elle m'avoit dit, je m'en retournai chez moi,

penſif & rêveur : je fus long-temps agité & embarraſſé, juſqu'à ce qu'ayant un jour par hazard entre les mains la deſcription *de la Religion Naturelle* de Mr. *Wollaſton*, je tombai caſuellement ſur un paſſage qui frappa d'une lumiere ſi ſoudaine mon imagination, que je demande la permiſſion de le rapporter en entier, étant préciſément le plan & le fondement de tout mon ſyſtême.

L'on trouve dans la cinquieme ſection de l'incomparable ouvrage de ce grand philoſophe, un paſſage remarquable touchant la diſpute de ſavoir ſi les ames humaines ſont tranſmiſes des parens à leurs enfans, ou inſérées ſurnaturellement dans les fœtus au

moment de la naiſſance. Et c'eſt là en vérité un ſujet très-digne des recherches philoſophiques, étant impoſſible de rien décider ; & il reſſemble fort à cette queſtion ſavante d'un ancien (*), qui cherchoit leſquels, des œufs ou des poulets, avoient été créés les premiers. Or voici le paſſage en queſ-

(*) *Cenſorinus* dit, que pluſieurs anciens philoſophes aſſuroient l'éternité du monde ſur cet argument invincible : *Quod negent omnino poſſe reperiri aveſne antè an ova generata ſint ; quum & ovum ſine ave, & avis ſine ovo gigni non poſſit.* Cette queſtion intéreſſante fut une fois très-agitée, comme on peut le voir dans *Macrobius* & dans *Plutarque* qui l'appelle τὸ ἄπορον καὶ πολλὰ πράγματα τοῖς ζητητικοῖς ἄχθος πρόβλημα.

tion. "Si donc la ſemence, dont
„ les animaux ſont produits, eſt,
„ comme je n'en doute nulle-
„ ment, un amas de petits ani-
„ maux déjà formés, leſquels
„ étant répandus, particuliére-
„ ment dans des lieux convena-
„ bles, ſont avalés avec les ali-
„ mens, ou peut-être avec l'air,
„ & étant diſtribués dans les
„ corps des mâles, par des cou-
„ loirs propres à chaque eſpece,
„ & enſuite logés dans leurs
„ vaiſſeaux féminaires, ils y re-
„ çoivent quelque adition & quel-
„ que influence; puis, transfé-
„ rés dans les matrices des fe-
„ melles, ils y ſont plus abon-
„ damment nourris, & ils groſ-
„ ſiſſent y étant plus long-temps
„ confinés, &c. Je dis que ſi

„ c'eſt là le cas, &c." *Et encore.* " Je ne puis que conclu-
„ re, qu'il y a de petits animaux
„ de chaque race, originaire-
„ ment formés par le Pere Tout-
„ puiſſant, pour être la ſemence
„ de toutes les générations futu-
„ res; & il eſt certain que l'a-
„ nalogie de la nature, dans les
„ autres expériences & obſerva-
„ tions du microſcope, confirme
„ très-fortement ce que j'ai
„ avancé". Ce ſont là les paroles du grand & ſavant M. *Wollaſton*, leſquelles je n'eus pas plutôt lues, que je tombai dans une profonde réverie. Je commençai à conſidérer en moi-même, que ſi de tels petits embrions, ou animaux, étoient ainſi diſperſés, & entroient par la bouche avec

l'air ou les alimens, & s'il n'y falloit pas autre choſe, ſinon un certain lit chaud pour les dilater & les étendre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent devenus trop grands pour être plus long-temps enfermés, à peu près de même que tous les grains dans les loges du concombre; je dis, ſi c'eſt là tout le myſtere de la génération, (& je me ſuis depuis pleinement convaincu, par l'expérience, que la choſe eſt ainſi,) je commençai à demander, pourquoi le fœtus ne ſeroit pas auſſi parfaitement éclos dans les vaiſſeaux ſéminaires de la femme, que lorſqu'il paſſe par les organes de l'un & de l'autre ſexe? Pourquoi le petit animal auroit-il fait un progrès ſi lent & un auſſi long détour, lorſqu'il

auroit une route bien plus courte, & une ouverture bien plus près pour voir le jour ? Comme ce que dit notre grand philoſophe, des couloirs dans les corps des mâles, doit être imputé au défaut de connoiſſances anatomiques, le ſeul doute qui me reſta étoit, ſi les petits animaux flottoient effectivement dans l'air, & gliſſoient par le goſier, comme il le décrit; car j'avois coutume de penſer, qu'ils étoient originairement dans les reins des mâles. Mais, ſi l'hypotheſe de Mr. *Wollaſton* pouvoit être prouvée, la conſéquence, à mon avis, ſeroit donc aiſée à tirer, & inconteſtable. Ici je me trouvai encore en ſuſpens; tout étoit devant moi, doutes & ténèbres. Je ne ſavois

s'il y avoit réellement de tels petits animaux, ou s'il n'y en avoit pas. Je les ſuppoſois trop petits pour être découverts avec les ſimples yeux; & quoique, peut-être, ils puſſent être diſcernés à l'aide du microſcope, j'ignorois encore le lieu propre, ſuggéré par notre grand métaphyſicien.

Dans cette ſeconde perplexité, la fortune vint de nouveau à mon ſecours, & mes doutes furent éclaircis par le paſſage ſuivant des *Géorgiques de Virgile* :

Ore omnes verſæ in Zephyrum ſtant rupibus altis,
Exceptant leves auras; & ſæpe ſine ullis
Conjugiis vento gravidæ (mirabile dictu)
Saxa per & ſcopulos & depreſſas convalles
Diffugiunt; non, Eure, tuos, neque Solis ad ortus:

In Boream, Caurumque, aut unde nigerrimus
Auſter
Naſcitur, & pluvio contriſtat frigore cœlum.

C'eſt une choſe certaine de nos jours, que *Virgile* étoit un grand phyſicien, auſſi bien que poëte & maréchal; & nous voyons ici, qu'il aſſure avec conſcience, que c'étoit une choſe ordinaire aux jumens, de devenir pleines ſans être couvertes par des chevaux, & ſeulement en tournant la tête à l'oueſt, & en reniflant le vent de ce côté-là. Or tous les naturaliſtes étant d'accord, qu'il y a une grande analogie dans la génération des animaux de toute eſpece, ſoit bipedes ou quadrupedes, il me vint dans l'eſprit, que ce qui arrive à une jument

peut, par la même raiſon arriver à une femme.

Je gagnai ainſi heureuſement deux pas dans ma découverte. Le grand *Wollaſton* m'avoit dit, que les petits animaux étoient répandus dans les lieux propres, pour être la ſemence de toute génération, & *Virgile*, encore plus grand, m'avoit appris que certaines jumens de ſa connoiſſance étoient devenues pleines par le vent d'oueſt; je concluois donc, que le côté d'où ce vent ſouffle étoit un de ces lieux propres, & je le conſidérois comme le véhicule convenable à ces embryons flottans.

Mais, ne voulant pas me repoſer uniquement ſur une hypotheſe, ni préſumer ſur l'autorité

de grands noms, ſur tout dans un ſiecle ſi éclairé, où la philoſophie expérimentale eſt ſi triomphante, où rien ne réuſſit s'il n'eſt rendu ſenſible, je réſolus d'en venir à une démonſtration, avant que de m'hazarder à publier mes penſées. Il y a, je le ſais, une troupe de droles de gens, qui ſe croient autoriſés à faire imprimer tous les menſonges qu'ils inventent, & de ſe quereller enſuite avec tout le monde, lorſque l'on ne les croit pas : mais pour moi, j'écris purement & ſimplement pour l'amour de la vérité, pour l'uſage & l'utilité de mes concitoyens, & je me croirois le plus indigne de vivre, ſi je préſumois de les amuſer avec des fables, ou de les abuſer par des fauſſetés.

L'exercice dans lequel j'étois d'imaginer de nouvelles machines m'en fit trouver une merveilleuſe, cylindrique, catoptricale, ronde, concave, convexe, dont la planche ſera bientôt donnée au public, à la ſatisfaction des curieux, du deſſein de Mr. H---y--n & gravée par Mr. U-rtu. Cette machine étant hermétiquement ſcellée au bout, & électriſée ſuivant les plus exactes loix de l'électricité, je l'élevois dans une poſition convenable du côté de l'oueſt, comme une eſpece de trappe, pour intercepter les petits animaux flottans dans cette partie prolifique du Ciel. Le ſuccès répondit à mon attente; & lorſque j'eus attrapé un nombre ſuffiſant de ces petits atomes

originaux, non encore développés, moindres êtres de la nature, je les étendis avec grand ſoin, comme des œufs de vers à ſoie, ſur un papier blanc, & prenant alors mon meilleur microſcope, je diſtinguai clairement que c'étoïent de petits hommes & de petites femmes, exacts dans tous leurs membres, dans tous leurs traits, & je les voyois s'offrir déjà comme de petits candidats pour la vie, toutes les fois qu'il leur arrivoit de s'imbiber d'air ou de nourriture, & d'être tranſportés dans les vaiſſeaux de la génération.

Après ce premier ſuccès de mon entrepriſe, je continuai à faire des expériences de différentes eſpeces, trop ennuyeuſes pour

être rapportées. Elles me coûterent une année entiere ; mais à la fin j'établis pleinement la doctrine des embryons, & je trouvai que comme les autres inſectes ſont communément portés par un vent d'eſt, ces inſectes humains ſont toujours amenés par le vent oppoſé. Les eſſains des uns & des autres paroiſſent comme de la nielle à l'œil dénué de ſecours, & tous deux ne ſemblent deſtinés qu'à la ſimple exiſtence, *fruges conſumere nati*, nés pour conſumer les fruits de la terre.

Souvent, comme je les examinois avec mon verre, mon imagination s'en revenoit romaneſque ſur ce ſujet, & me repréſentoit la grande variété de la fortune, par laquelle ces inſectes pour-

roient paſſer, quand il leur arriveroit d'être appellés à la lumiere du jour. Je diſois en mon eſprit : ce petit reptile peut être un Alexandre, celui-ci une Fauſtine, celui-là un Cicéron, cet autre enfin un Saltimbanque ; & j'étois frappé d'admiration, en conſidérant combien de héros, de bons citoyens, de légiſlateurs & de monarques, étoient dans ce moment ſur une feuille de papier, dont les grandes ames, dans un tems à venir, pourront faire regarder le monde entier comme un théâtre trop étroit pour leur ambition. Je me rappellois la ſatyre de Juvenal, auſſi vraie avant la naiſſance qu'après la mort. *Expende Annibalem, &c.* (*a*) & je répétois

(*a*) Vid. *Juven. Sat. X.* 147.

avec une eſpece d'enthouſiaſme ces excellens vers du *Docteur Garth's Diſpenſary* :

Alors le ſein de la nature
Des atomes naiſſans nous montre les efforts,
Comment par une tache obſcure
L'entité ſe formant en corps
De l'homme organiſé compoſe la ſtructure,
A quel foible principe enfin un choc nouveau
Dut *Ammon*, *Alexandre* & le vaillant *Naſſau*.

Mais j'en étois déjà à la plus grande preuve, qui, je crois, auroit embarraſſé tout un college de phyſiciens, & ſe ſeroit moqué de toute la puiſſance des conſultans de Warwick-lane. Les points préparatoires étoient établis à mon entiere ſatisfaction ; mais c'étoit encore une queſtion, de

ſavoir ſi les petits animaux pourroient être mûrs pour l'exiſtence, en paſſant ſeulement à travers les vaiſſeaux d'une femme, & comment en faire l'expérience? *hic labor, illud opus!* Il étoit très-difficile de connoître quand une femme avoit imbibé la ſemence néceſſaire, & plus difficile encore de l'empêcher d'avoir aucun commerce avec l'homme, juſqu'à ce que l'on eût donné aſſez de temps à l'expérience pour qu'elle pût avoir ſon effet. En faiſant choix d'une femme mariée, les difficultés étoient innombrables; en choiſiſſant une fille, je préſumois que la virginité, qui, de tout temps, avoit été regardée comme une marchandiſe fragile, n'avoit pas acquis dans les derniers temps une

nature plus ſolide. Il me venoit quelquefois dans l'eſprit de prendre une veuve, ſur laquelle j'aurois pu m'arroger une autorité abſolue, & l'enfermer juſqu'au bout de ſon travail ; mais craignant de la réduire au déſeſpoir, quand elle trouveroit que je l'aurois mariée uniquement pour faire une expérience ſur elle, & auſſi qu'elle ſe défiât grandement de la continuation de ma tendreſſe, après que je ſerois parvenu à la fin que je m'étois propoſée, je renvoyai ce projet, réſolu, après quelques perplexités, de tout hazarder ſur ma femme de chambre. Je tâchai donc de perſuader à cette fille qu'elle étoit malade ; je lus *Jacob Bœhme* cinq fois d'un bout à l'autre, & alors, mêlant quelques-

uns de ces petits animaux dans une préparation chymique, je lui en adminiſtrai une doſe en guiſe de médecine : après cela, je congédiai mon laquais, & je ne ſouffris à aucun mâle ayant forme humaine d'approcher ma porte. Oui, pour que mon ſtratagême eût ſon ſuccès, mes précautions étoient ſi grandes, que je permettois difficilement à un chien du genre maſculin d'entrer dans ma maiſon.

Dans l'eſpace d'environ ſix mois qui s'étoient écoulés, la médecine avoit très-viſiblement opéré, & je laiſſe imaginer au lecteur, s'il le peut, la joie que je reſſentis quand j'apperçus pour la premiere fois qu'elle commençoit à bourgeonner. Il ſurvint

dans le même temps une petite circonſtance qui augmenta encore ma joie, & mit cette eſpece de conception abſolument hors de doute quelconque. Comme j'étois un matin ſeul dans mon cabinet, occupé de cet événement, la fille vint me trouver les larmes aux yeux, & m'ayant demandé la permiſſion de me faire une queſtion, elle me ſupplia vivement de lui dire, *s'il étoit poſſible d'engendrer après trois ans?* Quoique je conjecturaſſe bien à quel deſſein cette queſtion m'étoit faite, affectant toutefois un air d'ignorance, & la gravité d'un médecin, je lui dis de parler plus clair. Sur quoi, interrompue ſans ceſſe par des ſanglots, elle continua à dire, combien elle

elle étoit étonnée de ces ſympto-mes, *que le Ciel connoiſſoit ce qu'elle avoit fait, mais qu'elle ſe croyoit certainement enceinte, ajou-tant qu'elle pourroit jurer ſur la Bible de n'avoir pas été --- été --- été touchée par aucun homme de-puis trois ans* (*). Vous confeſſez

---

(*) Quand j'écrivis ceci, je n'avois pas ſu un cas remarquable publié dans les *Tranſactions Philoſophiques*, *num.* 486, *pag.* 131, d'une femme à laquelle on a tiré le fœtus, qui avoit été logé pen-dant trois ans dans les tubes fallopien-nes; le fait a été mandé de Riga par le Docteur Jacques Mounſey, Médecin de la Czarine Anne, qui a envoyé les os de ce fœtus en préſent à la Société Royale. La femme, nous dit-on dans cet ingé-

donc, lui repartis-je avec la contenance la plus fiere & un ton de févérité, vous confeſſez qu'il y a trois ans que vous avez

---

nieux traité, étoit veuve d'un ſoldat d'Abo en Finlande: elle étoit d'une médiocre grandeur, & étant enceinte pour la troiſieme fois en 1730, elle fut affligée de douleurs violentes & de coliques d'entrailles: elle continua d'être malade pendant dix ans; dans le mois de Septembre 1741, elle perça ſon nombril avec une haleine, & il en découla une eau jaunâtre, &c.; dans le mois de Juin, deux petits os ſortirent, &c., & en Octobre 1742, elle fut entrepriſe par le Docteur Mounſey & par Mr. Geitler chirurgien, qui pouſſerent une ſonde dans la fiſtule, & firent une inciſion avec un biſtouri, par en haut & obliquement, depuis la

été coupable d'incontinence? *Oui, Monſieur*, repliqua-t-elle; *car ce ſeroit bien une folie de le nier à un homme de votre ſavoir; ainſi*

---

linea alba juſqu'à la cavité de l'*abdomen*; mais la femme étant méchante autant qu'elle le pouvoit, & l'opération n'allant pas au gré du docteur, il ne la continua pas au-delà du jour ſuivant. A la prochaine opération l'inciſion fut portée en bas, &c., mais ayant eu ſoin de ne pas faire une bleſſure au-dehors plus grande qu'il ne falloit, de peur que l'*omentum* & les inteſtins ne tombaſſent, &c. Bref, le fœtus fut à la longue tiré par pieces, au moyen de pluſieurs opérations très-pénibles. Maintenant, combinant enſemble toutes les circonſtances, il ſemble raiſonnable de croire, que ce fruit ne fut jamais dans la cavité de la matrice, mais

j'aime mieux avouer, qu'il y a environ trois ans que certainement je n'ai pas été tout-à-fait ſi ſage, Monſieur, que j'aurois dû l'être. Monſieur mon dernier maître, Monſieur, qui étoit un prêtre, Monſieur --- Dieu lui pardonne &

---

que l'œuf fécondé fut arrêté dans ſon paſſage au travers des tubes fallopiennes, où il prit accroiſſement, & fut détenu tant d'années. C'eſt pourquoi l'on ne peut rien conclure de-là contre la cauſe que j'ai donnée de la groſſeſſe de ma ſervante, comme un certain membre de la ſociété royale, qui m'a communiqué cette hiſtoire, parut ſe l'imaginer; car les cas ſont très-différens, le retardement extraordinaire de la délivrance de cette femme Finlandoiſe étoit dû à la poſition non-naturelle du fœtus.

à moi auſſi. --- Je ſuis ſûre, je m'en ſuis repentie cent fois, & j'eſpere qu'il en a fait de même. Je me flatte que le lecteur obligeant me pardonnera d'être deſcendu à ces baſſes particularités, que j'avoue être au-deſſous de la dignité d'un philoſophe ; mais elles ſont très-intéreſſantes pour moi ; car dans une affaire de la conſéquence & de l'importance de celle-ci, je dois faire voir au monde avec quel ſcrupule & quelle précaution je me comportois ; & il étoit néceſſaire de montrer la ſimplicité de la fille comme une preuve de ſa bonne foi. Un auteur qui n'écrit que pour l'amuſement du genre humain, peut choiſir ou omettre à ſon

gré des circonſtances, ſelon Horace,

.... *quæ*
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit:
Atque ita mentitur, ſic veris falſa remiſcet (*).

Mais, nous qui malheureuſement ſommes attachés à la vérité, nous devons écrire comme ſi nous étions ſes captifs, & ſommes obligés de nous tenir ſur le droit chemin, ſans avoir la liberté de nous détourner, pour jouir des différens coups d'œil qui ſe préſentent. Quoiqu'il en ſoit, il ſuffira de dire, qu'au bout du neuvieme mois la fille fut délivrée d'un gros garçon, que j'ai depuis élevé comme m'appartenant, malgré

(*) *Horat. de arte Poët. verſ.* 150. *ſeq.*

toutes les médiſances du voiſinage, & je ne puis douter qu'avec le temps il ne parvienne à la dignité de juge ou d'alderman.

Ainſi, Meſſieurs de la ſociété royale, je me flatte d'avoir prouvé de la maniere la plus inconteſtable, qu'une femme peut concevoir ſans aucun commerce avec l'homme; que le monde, par conſéquent, a été pendant ſix mille ans dans une grande erreur, & probablement il auroit continué à y demeurer, ſi je n'étois pas né bien à propos, pour percer à travers le préjugé ridicule de l'éducation, & détromper le genre humain dans un point auſſi eſſentiel. Je dois l'appeller eſſentiel, car de combien ne différe-t-il pas de toutes les découver-

tes d'Iſaac Newton l'aſtronome? Celles-ci n'aboutiſſent qu'à la ſpéculation, mais la mienne eſt choſe de pratique : les ſiennes ne ſont que des calculs, à l'uſage d'un petit collége de pédans, mais les miennes s'offrent au monde en général; & je publierai bientôt un gros volume, pour montrer que c'eſt la voie la plus naturelle de venir au monde, fondant ma démonſtration ſur un argument infaillible que j'ai dreſſé ſuivant la forme ſyllogiſtique, pour donner des preuves de mes talens merveilleux en fait de logique.

La nature (*), diſent certains

(*) C'eſt la méthode la plus ordinaire de raiſonner du ſavant Mr. Warburton; je prétends par cette raiſon montrer ſon habileté dans la logique diſputante.

auteurs d'un grand ſavoir, eſt une vieille Dame, très-ménagere, prodigieuſement bonne économe: elle eſt attentive à ne ſe communiquer qu'avec le moins de peine qu'elle peut, & à faire toutes choſes avec la plus grande économie.

Or, les petits animaux peuvent être auſſi parfaitement couvés dans la matrice d'une femme, qu'en prenant la route bien plus longue à travers les reins des mâles.

Ergo, la route la plus droite pour arriver à la vie eſt la plus courte.

Et maintenant, que dirai-je encore? Il arrive ſouvent que l'uſage & la pratique d'une choſe ſont connus, avant que l'on en

ait découvert la théorie. Par exemple, un homme de guerre pourroit ruiner des villes avec des bombes, avant qu'il fût prouvé que ces projections décrivent une parabole courbe; & un petit enfant ſe ſera amuſé avec les figures d'une lanterne magique, en même temps que de grands philoſophes ont entrepris d'expliquer les myſteres de cette machine ſurprenante. C'eſt ce qui eſt arrivé au ſujet que nous avons préſentement ſous les yeux. L'hiſtoire en avoit fourni des exemples par-ci par-là, & quelques philoſophes de l'antiquité avoient effleuré la choſe; mais je crois pouvoir prétendre au mérite d'être l'auteur de la découverte originale; & il ſeroit très-dur

qu'une petite idée diſſolue, fourrée dans un vieux auteur hors de mode, (que je n'avois même jamais connu, avant que j'euſſe établi ma théorie,) allât juſqu'à faire naître contre moi l'odieux ſcandale du plagiat. Il eſt, je le ſais bien, une eſpece de lecteurs mal intentionnés, qui ſentent un plaiſir infini à vous dire, que tous les auteurs ont volé leurs ouvrages depuis les jours d'Orphée; & combien n'eſt-il pas heureux pour ce vieux poëte françois, que nous ne connoiſſions pas le nom d'aucun de ſes prédéceſſeurs? Mais ils ont ſur-tout recours à cet expédient, toutes les fois qu'ils trouvent qu'il n'eſt pas tout-à-fait ſi aiſé de répondre à la doctrine d'un livre, & que

cependant ils ſe ſont propoſés de le décrier. Alors on eſt ſûr d'entendre : *Eh Monſieur ! Le camarade a tout volé, il n'y a pas une page, ni une ligne, ni un mot, ni une ſyllabe, ni une lettre, ni une virgule qui ſoit de lui. Je ſuis en état de trouver les livres & les lieux où il a pillé tout cela.* Maintenant, que je puis prévenir cette cenſure groſſiere, & épargner à certains critiques ingénieux la peine de retourner à ce bon vieux écrivain, dont les mânes ſoient en paix, duquel ſelon eux j'ai tiré ce petit traité, je me propoſe de produire moi-même les petits paſſages que j'ai rencontrés par hazard ſur ce ſujet ; & après cela, je laiſſerai au monde à décider, ſi, en dépit de telles idées acciden-

telles, je ne puis pas me flatter d'être encore l'unique propriétaire de cette étonnante hypotheſe.

Gallien, dans ſon célèbre traité ſur la rougeole, voulant faire connoître l'origine de cette maladie, dit que c'eſt une opinion commune, qu'elle a été portée dans le monde par une femme née ſans le ſecours d'un pere. Mais il ſemble qu'il traite cela de fable vulgaire, & il l'appelle une *idée de la populace.*

Hippocrate nous apprend que ſa mere avoit coutume de lui dire qu'elle n'avoit eu aucun commerce avec ſon pere, pendant près de deux ans avant ſa naiſſance; mais qu'elle ſentit en elle une étrange influence, un ſoir comme elle ſe promenoit dans un jar-

din. Son pere obtint, à cauſe de cela, un divorce & la bonne femme ſuccomba ſous les reproches de tous ceux qui étoient de ſa connoiſſance: mais j'eſpere que ce traité vengera ſa mémoire de l'infamie qui l'auroit toujours ſuivie dans les temps à venir.

Si nous remontons aux ſiécles fabuleux, alors que chaque choſe étoit agrandie par les ornemens poétiques, nous liſons que pluſieurs Dames ſont devenues groſſes par des moyens ſi étranges, que je ne doute pas qu'elles ne duſſent leur groſſeſſe à ce que j'ai rapporté, & j'eſpere que tous les commentateurs & les étymologiſtes ſe rendront, à l'avenir, à mon explication. Autrement, comment ſe figurer que Junon

devint enceinte ſeulement en mangeant un morceau de chou, (*) que Flora avoit cueilli pour elle dans les champs Oléniens. Il eſt clair qu'il faut qu'elle ait avalé en même temps quelques-uns de ces petits animaux, & qu'ainſi le petit Mars ſe ſoit trouvé dans ſon ſein. Autrement, comment rendre raiſon encore de l'étrange conception de Danaé dans ſa priſon ? Quelque vieux oracle avoit prédit que ſon pere

---

(*) *Quod petis, Oleniis, inquam, mihi miſſus ab arvis*

Flos dabit; eſt hortis unicus ille meis....

Protinus hærentem decerpſi pollice florem,

Fitque potens voti; Marſque creatus erat....

Ovid. 5. Faſt. 251.

Acriſius auroit la gorge coupée par ſon petit-fils, & pour rendre vaine cette prédiction, il fit enfermer ſa fille dans une tour couverte de cuivre. Dans une telle priſon, il étoit impoſſible à quelqu'autre choſe qu'au vent, d'avoir accès auprès d'elle. Cependant, ce fut dans ces circonſtances que la Dame devint enceinte du très-puiſſant Perſée, qui accomplit l'oracle, en mettant à mort Acriſius. En effet, les poëtes nous comptent une hiſtoire étrange, & peu vraiſemblable de Jupiter, qui, transformé en pluie d'or, paſſa à travers le toît de la maiſon: ce qui n'eſt certainement qu'une fiction poétique, inventée pour rendre raiſon d'un phénomene embarraſſant.

L'hiſtoire

L'hiſtoire de Boréas, qui s'enfuit par la fenêtre du grenier avec une héritiere, & lui fit un enfant, comme on le voit dans les métamorphoſes d'Ovide : cette hiſtoire, dis-je, regarde plus directement notre ſujet, & fixe la maniere dont la fille conçut. Nous ſavons tous que la poéſie a coutume de perſonnifier tous les objets, & ſi une Dame ſe trouve enceinte du vent, rien n'eſt ſi naturel que de faire un Dieu de cet élément, & d'en attribuer les effets au pouvoir ſurnaturel (*).

(*) Nous devons interprêter de cette maniere ce qu'Ovide met dans la bouche de Flora, où elle nous dit qu'elle fut ravie par Zéphir.

Ver erat; errabam; Zephyrus conſpexit; abibam.

J'avoue pourtant, qu'il y a ici une incongruité ſuivant mon ſyſtême; mais cela vient peut-être de la liberté poétique, ou bien, la Dame ſe trompa-t-elle peut-être touchant le côté du vent, en comptant ſon hiſtoire. En général, toutes les fois que nous liſons que des filles ont été engroſſées par des rivieres, par des dragons, par des pluies d'or, &c. nous pouvons conclure, que cela n'étoit que le vent, que ce n'étoit au monde que le vent, que faute d'en connoitre les cauſes réelles, on a été bien aiſe d'en donner d'imaginaires, & les poëtes ſaiſiſſant des lieux communs ſi capables de faire fortune, y ont fait

Inſequitur; fugio; fortior ille fuit.
Faſt. L. 5. v. 201.

tant d'additions, qu'à la fin elles ne furent plus apperçues qu'à la lumiere de la fable & des romans.

Si nous descendons de ces tems allégoriques, aux âges qui les ont suivis, lorsque l'histoire eut acquis un style plus raisonnable, & se contenta de dire la vérité sans la déguiser, nous trouverons aussi quelques exemples qui reviennent à notre propos. *Diodore de Sicile*, dans une vieille édition de ses ouvrages, qui m'a été communiquée par le docte & ingénieux docteur ... mon ami, nous apprend qu'une sorciere d'Egypte, parmi bien d'autres prétentions surnaturelles, eut celle de pouvoir devenir enceinte sans l'aide de l'homme, & à la faveur de cette préten-

tion, auroit voulu ſe faire croire la célebre Iſis, revenue pour viſiter ſon pays natal; mais un prêtre de Taautes ou de Mercure, fut enfin trouvé dans le lit avec elle, & ce fut fini.

Polybe rapporte une hiſtoire qui revient plus directement à notre ſujet; mais il en parle avec tant de défiance de lui-même, que je ne veux pas hazarder de la produire, crainte de donner un air de roman à cet ouvrage (*).

Parmi les hiſtoriens Romains, je ne puis produire qu'un ſeul exemple tiré de *Tite-Live*, au ſujet d'une femme qui avoit la réputation d'être accouchée de deux jumeaux, dans une isle déſerte où

(*) Voyez Polyb. L. 3. p. 230.

elle avoit fait naufrage, & où il n'y avoit pas eu face d'homme, pendant l'eſpace de neuf ans avant ſa délivrance. L'hiſtorien nous dit qu'elle fut portée à Rome, & examinée devant le Sénat; mais les particularités de cette hiſtoire ſont ſi longues & ſi ennuyeuſes, que j'aime mieux renvoyer le lecteur à l'original, au ..... livre de ſon incomparable hiſtoire.

C'eſt là tout ce que j'ai pu rencontrer dans mes lectures, & que j'ai cru devoir rapporter, comme pouvant donner quelque jour à mon hypotheſe, & la confirmer. Mais j'en appelle à l'ingénieux Mr. Warburton, le juge ſouverain des vieux problêmes & des controverſes modernes, qui ſait

bien le zele qu'ont les auteurs, que leurs ouvrages ſoient eſtimés originaux. Je lui laiſſe juger, ſi, nonobſtant tout ce que je viens de rapporter, je n'ai pas le droit d'être regardé comme le premier qui a fait la découverte de ce myſtere. Je prononce avec le plus profond reſpect le nom de cet auteur, qui inconteſtablement eſt aujourd'hui à la tête du catalogue des écrivains Britanniques, & ce ſeroit pour moi un plaiſir inexprimable, s'il vouloit diſcuter ce ſujet dans le prochain volume de ſa *Légation divine*, ſi tant eſt qu'il veuille obliger le monde avec un ouvrage ſi fort attendu. Que s'il arrivoit par hazard, qu'il n'eût pas de place pour le faire, étant déjà pourvu de ſon compli-

ment de digreſſion, (car enfin un livre ne peut pas tout contenir) j'ai du moins la vanité de m'attendre à une lettre de ſa part par le premier courier, par laquelle je me flatte que, ſuivant ſon uſage, il me remerciera & complimentera ſur mon ouvrage, pour me faire ouverture d'entrer en commerce avec lui.

Mais avant de conclure, il nous reſte à expliquer le grand avantage que le monde reſſentira de la publication de cet ouvrage; car c'eſt ce qui doit me rédimer du nom injurieux de faiſeur de projets, & me ranger au nombre de ces hommes illuſtres qui ont été les inventeurs des arts

utiles, pour la commodité & le bonheur de la vie (*).

Et en premier lieu, je me flatte d'avoir mérité la reconnoiſſance de tout le beau-ſexe en général, pour avoir déſabuſé le genre humain, ſur la maniere dont les femmes peuvent devenir enceintes, & avoir appris comment elles peuvent ſe trouver telles dans l'état du célibat, ſans que leur vertu ait ſouffert la moindre atteinte.

Cur ego deſperem fieri ſine conjuge mater,
Et parere intacto, dummodo caſta, viro?

Au lieu qu'auparavant, quand

(*) *Inventas aut qui vitam excoluere per artes.* Virg. VI. Æneid. 663.

le monde étoit assez fou pour supposer que l'homme étoit toujours nécessaire pour procréer, combien de Dames n'ont-elles pas perdu innocemment leur réputation? Combien de malheureuses créatures n'ont-elles pas succombé sous la censure du monde malin? de combien de visites n'ont-elles pas été exclues, & combien de parties de cartes n'ont-elles pas perdues? combien de prudes ne se sont pas moquées d'elles, uniquement à cause du mince inconvénient d'être devenues enceintes avant le mariage? Mais cette découverte une fois répandue, il sera aisé à une jeune Dame de perdre son pucellage, sans perdre son honneur, & *de prendre l'air* sans aucune crainte de calomnie

& de reproche, pour un plaiſir ſi innocent.

Jam redit & virgo, redeunt Saturnia regna,
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Un ſecond grand avantage, qui réſultera de ma découverte, ſera une abolition totale du mariage, état dont depuis ſi long-temps tout le monde poli ſe plaint, comme d'une charge peſante, inſupportable, incompatible avec les autres articles du plaiſir moderne, & deſtructif de cette liberté qui appartient de droit aux honnêtes gens. C'eſt en conſéquence du mariage, que nous voyons Ducs & Ducheſſes, Seigneurs & Dames, & les grands de toute eſpece ſe

proſtituer, faire des divorces, ſe régaler réciproquement du poiſon, ſe faire mourir de faim, s'étrangler, & mettre en œuvre tous les autres gentils artifices pour rompre leurs fers, & ſe délivrer d'un eſclavage pire que celui d'Egypte. Or, moi qui ſuis un des plus dévoués admirateurs des grands, diſpoſé à eſtimer toute choſe ſage, juſte & équitable, qui ſort de la bouche d'un gentilhomme, je me crois heureux d'être l'auteur d'un plan qui eſt naturellement ſi conforme aux déſirs des grands; puiſque je les délivre de la plus pernicieuſe inſtitution qu'il y ait, qui n'eſt appuyée ſur aucune autre autorité que ſur celle de l'écriture, autorité ſi ſurannée, & ſi peu d'uſage

parmi la partie la plus polie du genre humain. Je ne puis douter que toutes les femmes à l'avenir ne choiſiſſent de multiplier l'eſpece ſur mon plan. Je puis les aſſurer, pour leur conſolation, qu'elles ne perdront rien de leurs plaiſirs dans le commerce ordinaire avec l'homme; & la tendreſſe que les Dames ont toujours témoigné aux Zéphirs prouve aſſez ce que je dis, quoique juſqu'ici elles ayent été dans l'ignorance de la cauſe des ſenſations agréables, excitées par ce vent amoureux.

Mais il reſte encore à en faire connoître le principal avantage; & je ne puis le décrire à moins d'élever mon ſtyle.

Major rerum mihi naſcitur ordo,
Majus opus moveo....

Il y a une certaine maladie qui n'eſt que trop épidémique, laquelle a beaucoup exercé la ſpéculation, & plus encore la pratique du genre humain. Qu'on l'appelle, *lues venerea*, avec les médecins; *indiſpoſition vénérienne* avec les apothicaires; *mal françois*, avec les Dames, ou avec les gens polis, *pox*; n'importe: elle eſt connue ſous tous ces noms, outre une infinité d'autres titres inférieurs, qui marquent les différens degrés de cette peſte puiſſante & deſtructive.

.... nomina mille,
Mille nocendi artes.

Quelques-uns diſent que Co-

lomb l'apporta de ſon nouveau monde Américain dans une boîte, & qu'elle n'eſt autre choſe que le *Jaws* (*), qui opere différemment ſur les conſtitutions Européennes (†).

D'autres ne ſont pas allés plus loin qu'en France, & nous aſſurent très-confidemment que cette

---

(*) Maladie Américaine.

(†) Quoique quelques Auteurs ſoutiennent que cette maladie eſt nouvelle, je ſuis perſuadé qu'elle eſt auſſi ancienne que les jours d'Hercule, & que ces illuſtres aſſaſſins, les géans, en étoient infectés. La chemiſe envenimée de Neſſus, & les tourmens qu'il ſouffrit pour la mettre, ne ſont qu'une parfaite allégorie poétique, que j'interprête de la maniere ſuivante : Neſſus empeſta ſa maîtreſſe, & elle empeſta Hercule.

maladie nous a été apportée de ce pays-là, avec toutes ces élégantes modes, pour lesquelles nous nous trouvons endettés vers ce pays de luxe & de rafinement. Mais quelque douteuse & incertaine que soit son origine, ses exploits ne le sont pas ; & que n'ai-je la plume de Fracastorius (*) pour décrire les ravages qu'elle fait sur le corps humain ! Venez à mon secours, vous tous, hommes perdus de débauche, tandis que je tâche de peindre les dégats de cette maladie honorable, de laquelle sont morts cent de vos aïeux, & dont vous vous vantez vous-mêmes avec tant d'ostentation

(*) Auteur italien, qui a fait un très-beau poëme latin sur cette maladie.

dans les tavernes & les caffés, au grand déſavantage de la vertu & de la morale. Dites, illuſtres -- & -- car vous le ſavez, avec quelle fatale rapidité ſon venin ſe répand dans tout le corps; comment il mine les dents, abat le nez, porte la pourriture dans les os, & le poiſon dans les moëlles? Dites encore, déſirables enfans du plaiſir, car l'expérience peutauſſi vous l'avoir appris, comment par contagion ce mal ſe répand, & opere par communication? Des maris le donnent à leurs femmes, & des femmes à leurs maris; il produit de mauvais effets, non ſeulement durant la vie, mais il revit encore dans la poſtérité, & eſt ſubſtitué aux héritiers des grandes maiſons. C'eſt une ſucceſſion aſſurée; car

nous

nous voyons ſouvent, & même trop ſouvent, qu'un ſang corrompu eſt le ſeul héritage qui paſſe aux enfans des nobles. De-là cette race énervée, foible de corps, & encore plus foible d'eſprit; race chétive, mal-bâtie, efféminée, qui porte ſur elle, en caracteres les plus liſibles, l'empreinte des crimes de ſes peres; & quoique ſujets à être emportés par le moindre ſouffle de vent, ces miſérables individus ont l'arrogance de ſe carrer le long du mail (*) avec l'épée à leur côté, ſe figurant être des hommes. Hélas! les femmes de chambre de leurs meres feroient mieux les hommes qu'eux.

(*) Promenade dans le parc de St. James.

Non his juventus orta parentibus
Infecit æquor ſanguine Gallico (*).

Or cette maladie ſi terrible dans ſes effets, & ſi pernicieuſe dans ſes conſéquences, a été attaquée en vain depuis pluſieurs ſiecles par tout l'art d'Eſculape. Le Mercure (†) a épuiſé tout ſon pouvoir, les ſalivations étalent leurs influences purifiantes ſans effet, & le puiſſant *Ward* avec ſes célèbres pillules, aſſis dans ſon fauteuil à Whitehall, ſe déſeſpere de ſe voir vaincu par cette invin-

(*) Voyez *Horat. l.* 3. *od.* 6.

(†) Céſar nous dit que nos ancêtres Britanniques ont adoré Mercure au-deſſus de tous les autres dieux. *Deum maximè Mercurium colunt.* La poſtérité a de la vénération pour le même dieu.

cible maladie. Mais ce que ni les ordonnances des médecins, ni les opérations des chirurgiens, ce que ni les gradués de la faculté avec leurs purgations, n'ont jamais pu venir à bout de faire, je prétends l'obtenir d'une maniere ſûre, aiſée & réelle (*abſit ſuperbia dicto*,) & de chaſſer à jamais la vérole hors de la domination de Sa Majeſté. Si tout ce qui a une figure femelle, (car je n'oſe pas les appeller toutes femmes) veut agréer de ſe priver des embraſſemens des hommes pour un an, (il me ſemble que ma propoſition eſt très-honnête, & que je leur offre une choſe qui les dédommagera bien de ce qu'elles perdront) en ce cas, cette plaie deſtructive ceſſera de les obſéder. Je laiſſe juger aux

très-honorables lords du conſeil privé, & je leur recommande (avec toute la ſoumiſſion qui eſt due à leur jugement & à leur mérite) d'examiner, ſi un édit du roi ne ſeroit pas bien employé à défendre toute conjonction dans le royaume pendant l'eſpace d'un an, à commencer à la prochaine Notre-Dame, afin d'arrêter l'accroiſſement & les progrès d'une contagion, bien plus fatale que celle qui balaye à préſent nos bêtes à cornes, & qui en vérité mérite bien autant l'interpoſition de l'autorité publique.

Mais les faiſeurs d'objections peuvent encore demander ſi vos enfans deux fois diſtillés, qui, ſuivant l'ancienne voie de la génération, paſſent à travers les vaiſſeaux

ſéminaires des deux ſexes, ne ſeront pas néceſſairement plus ſains & plus vigoureux, que le ſeront vos enfans diſtillés une ſeule fois, leſquels ne recevront la nourriture que de la matrice de la femme?

Quoique je puiſſe tirer pluſieurs argumens très-preſſans de la philoſophie la plus profonde, pour réfuter un ſi ſot préjugé, toutefois je préfere de répondre à cette queſtion par une autre. Je demande ſi la race préſente des peres, ſur-tout de ceux du premier rang, dans les circonſtances que je viens de rapporter, ſont tous propres à engendrer? Au lieu que, quand on laiſſera les femmes procréer d'elles-mêmes, & que le mal vénérien ſera banni de parmi nous, nous pouvons eſpérer de voir alors une poſ-

térité ſaine & robuſte. La valeur Britannique recouvrera alors ſon ancienne gloire. Alors les *Creſſy*, les *Agincourts*, & les *Blenheims* continueront à embellir nos annales.

Et Henri ne ſera pas le dernier qui ait conquis la France.

C'eſt pourquoi, ne doutant pas que mon ſyſtême n'ait un prompt ſuccès, je ferai mes efforts pour obtenir une patente qui m'aſſure le privilege excluſif de l'avantage de cette découverte ; & en attendant j'ai pris une maiſon en *Hay-Market*, (dans le marché au foin) où je donnerai audience, depuis ſept ou huit heures du ſoir juſqu'à minuit, à toutes les femmes qui déſirent de faire des enfans ; & ſi elles veulent ſe ſoumettre tranquillement à mes expériences, je

leur assurerai leur grossesse dans un temps convenable, à calculer depuis l'heure qu'elles m'auront favorisé de leur visite. Qu'elles considerent que la gloire & l'intérêt de la Grande-Bretagne dépendent maintenant d'elles ; qu'il est en leur pouvoir de relever notre vigueur ; & je puis dire, de réformer la race angloise. Par-là leur nom sera célebre dans l'histoire, comme d'illustres propagatrices de héros, des fondatrices d'une nouvelle secte d'hommes, & leur postérité deviendra de main en main aussi fameuse que celle des Dames Spartiates & des Dames Romaines, dont plusieurs galants exploits, pour le bien de leur patrie, dans des temps de détresse, engagerent les poëtes & les historiens à célébrer leur gloire.

Mais je m'adreſſe principalement & avec les plus vives inſtances à vous, Meſſieurs, qui brillez dans la dignité de membres de la ſociété royale, & je me flatte que vous voudrez bien recommander ce traité au public, avec toute la chaleur & le zele qui devient le promoteur des connoiſſances utiles, le patron des ſavans, le juge des ſciences, & l'inveſtigateur de la vérité.

Je ſuis, Meſſieurs, avec tout le reſpect, la déférence, ſoumiſſion, & vénération poſſibles,

Votre très-humble, très-obéiſſant, & dévoué ſerviteur,
ABRAHAM JOHNSON.

CONCUBITUS SINE LUCINA, OU LE PLAISIR SANS PEINE.

Réponſe à la Lettre, intitulée :

LUCINA SINE CONCUBITU.

Optat ſupremo collocare Siſyphus in monte ſaxum. HORACE.

MONSIEUR,

EN liſant la brochure dont il vous a plu de recréer le public,

il y a quelques ſemaines, j'ai formé le deſſein de vous faire part des réflexions que j'ai faites, & ſur le fond de votre ouvrage, & ſur la façon dont vous l'avez traité.

N'appréhendez de ma part, *Monſieur*, ni médiſance, ni jalouſie; ces défauts n'entrent pour rien dans mon caractere; c'eſt l'amitié la plus ſincere & la plus vraie, qui me détermine à vous écrire, & j'oſe me flatter que vous en reconnoîtrez les traits dans le cours de cette lettre.

Quoique l'application que vous avez faite de vos talens dans cette occaſion dût m'en donner une idée aſſez médiocre, je ne peux m'empêcher de les admirer; & pour vous prouver à quel point je les reſpecte, j'avouerai ſincé-

rement & ſans flatterie, que je vous en crois de ſuffiſans, pour devenir un digne membre de cette ſociété, que vous vous efforcez de tourner en ridicule.

Vous avez, *Monſieur*, traité un ſujet glorieux, mais vous avez échoué dans les conſéquences que vous en avez tirées. Vous avez fait briller aux yeux du public une foible étincelle du degré de lumiere, juſqu'auquel la raiſon & l'expérience peuvent être pouſſéesen fait de génération; mais vous avez laiſſé, pour ainſi dire, à un autre, le ſoin de donner une forme à votre projet, de le rendre auſſi agréable & récréatif, qu'utile & avantageux aux ſeules perſonnes qui peuvent le mettre en exécution.

Après tous vos ſoins & tous vos

travaux, ce n'eſt pas nous, mon cher docteur, ce ſont les Dames, qui doivent mettre votre nouvelle méthode en pratique, & je ſuis bien aiſe de vous avertir que, quelle faveur qu'elle prenne parmi les ſavans, elles l'honoreront toujours d'un ſouverain mépris. Elles ſont convaincues que la génération d'un enfant, exécutée ſuivant l'ancien uſage, (uſage auquel on s'eſt conformé juſqu'à ce jour, graces à la ſtupidité du genre humain, & à la privation où l'on a été d'un auſſi grand-homme que vous) eſt indiſpenſablement accompagnée de deux circonſtances qui en ſont la baſe. La premiere, de l'aveu de toutes, eſt la merveille du monde la plus digne de leur curioſité: & la ſe-

conde.... vous me diſpenſerez de vous la détailler; mais vous m'entendez aſſez, pour conclure que les Dames ne vous choiſiront jamais pour leur avocat. Auront-elles tort de ne pas applaudir à votre projet, & doivent-elles avoir bien de l'obligation à un homme qui a trouvé le moyen de leur interdire la préſence du dieu, qui fait avec raiſon le plus cher objet de leur culte dans cette opération, & de ne leur laiſſer que les déſagrémens de l'effet, ſans les faire participer aux plaiſirs de la cauſe?

Elles ont à peu près, *Monſieur*, de vos zéphirs voluptueux, deſtinés à remplir leurs momens de récréation, la même opinion qu'un auteur affamé peut avoir du vent de bize qu'il reſpire dans

le parc, lorſqu'il ſe ſent tout l'appétit qu'on peut déſirer pour faire honneur à un excellent dîner, & que le mauvais ſuccès de ſa derniere brochure le met hors d'état de s'en procurer un, même fort frugal. Elles laiſſent, à ce qu'elles diſent, ces raviſſemens aëriens, à des eſprits auſſi légers que celui qui veut les mettre en faveur, & elles ſont déterminées, ſi par hazard votre plan étoit accueilli des ſupérieurs, à mourir vierges, & à renoncer à la propagation de l'eſpece humaine, plutôt que de ſacrifier le plus réel de tous les plaiſirs à vos eſpérances imaginaires.

C'étoit avec un chagrin inexprimable que j'entendis tous ces raiſonnemens, à l'aſſemblée, chez

Madame..... J'avois d'abord conçu pour votre ſyſtême, (tout imparfait qu'il eſt) l'amour que vous pouvez avoir reſſenti vous-même, lorſque vous en avez eu la premiere idée; mais je trouvois un obſtacle inſurmontable à ſon exécution; je ne pouvois m'empêcher de conclure, qu'il nous étoit impoſſible d'avoir des enfans, ſi nous n'avions pas de meres, & que l'influence de tous vos zéphirs étoit inutile, ſi les femmes s'obſtinoient opiniâtrément à ne point en reſpirer le ſouffle prolifique.

Rempli de toute la mélancolie d'un homme qui voit échouer ſon projet, je m'en retournai chez moi, le cœur attendri ſur votre ſort. Cent fois je réfléchis

ſur la gloire que vous auriez méritée, ſi ce ſyſtême que vous propoſez avoit pu être mis en pratique, & cent fois je maudis le ſexe féminin, dont le goût invariable pour les plaiſirs ſolides avoit fait échouer votre découverte. J'étois dans ma bibliothéque en proie à ces triſtes réflexions, lorſque pouſſé d'un mouvement de colere, dont je ne fus pas le maître, je me levai précipitamment de mon ſiege, & donnant un vaillant coup de poing ſur les livres qui ſe trouverent à ma portée, j'en pris une douzaine, que je lançai avec fureur dans le feu : brûlez, leur dis-je, & ſubiſſez le ſupplice que vous méritez ; indignes & mépriſables productions de l'eſprit des hommes, ſoyez ré-

duits en cendres.... J'allois continuer mes apoſtrophes contre la plupart des écrits, lorſque j'apperçus que la premiere victime, qui, au milieu des flammes dévorantes, préſentoit ſon titre à mes yeux, étoit l'ouvrage merveilleux d'un des membres de notre illuſtre ſociété, dans lequel ce ſavant inſtruit le public d'un nouveau moyen de faire éclore les œufs.

Tout ce qui portoit l'image & le caractere de génération avoit acquis le droit d'affecter mon eſprit. Je me ſaiſis du premier vaſe que je trouvai ſous ma main, je le répandis ſur ce feu deſtructeur, & ayant précipitamment ſaiſi les débris embraſés de ce traité merveilleux, animé d'un tranſport d'admiration & d'étonnement,

que je n'avois jamais reſſenti, j'en étendis ſoigneuſement devant moi les feuillets l'un après l'autre.

Cet auteur nous dit, " qu'un
„ certain Diodore de Sicile, qui
„ avoit long-temps voyagé chez
„ les Egyptiens, pour apprendre
„ leurs ſecrets, avoit découvert
„ entr'autres curioſités, qu'ils
„ poſſédoient l'art de faire éclore,
„ ſans le concours des poules, un
„ ſi grand nombre de poulets,
„ qu'ils les meſuroient & les ven-
„ doient au boiſſeau à très-bon
„ compte ".

J'avois à peine parcouru une partie de ce livre, qu'une légere étincelle de quelque choſe, que je ne peux pas bien définir, commença à pétiller dans mon ame: mon cœur palpitoit de joie, en

liſant l'éloge qu'il fait des filles de l'*Enfant Jéſus*, & la deſcription qu'il donne de l'utilité qu'on pourroit retirer des fours des *boulangers & des pâtiſſiers*; mais je ſentis redoubler ce tranſport, lorſqu'il vint à parler des tonneaux & du fumier. Je donnai carriere à mon imagination; je ſongeai que ce fumier, répandu dans nos campagnes, ſert à faire croître cette nourriture ſolide qui nous donne une ſeconde vie, & par un effort de raiſonnement que bien peu de perſonnes poſſédent, & dont je ſuis particuliérement redevable au ſoin que j'ai de me trouver aſſidûment à toutes les aſſemblées de la ſociété royale, je parvins à conclure, auſſi ſûrement que deux & deux ſont quatre, qu'un

tonneau pouvoit parfaitement bien faire les fonctions de la matrice, & qu'il étoit auſſi facile de faire naître des hommes que des poulets, par le ſecours du fumier.

Préparez-vous, *Monſieur*, à me ſuivre dans mon ſyſtême, ſyſtême fondé ſur une façon de raiſonner trop brillante, pour être conteſtée par les ignorans, & que vous conviendrez être autant ſupérieure à la vôtre, que (pour me ſervir des termes d'un fameux auteur) la lumiere l'eſt à l'obſcurité.

Réjouiſſez-vous, habitantes de la Grande-Bretagne, oubliez pour toujours les *Johnſons*, les *Haymarkets*, &c. Venez à *Cold-Bath-Fields* : Demandez hardiment *Richard Roe*, & vous ver-

rez un homme dont l'intention eſt de vous diſpenſer des inconvéniens de la groſſeſſe, & des douleurs de l'enfantement. C'eſt-là que le plaiſir, revêtu de tous les traits de la réalité, (& non pas un amuſement frivole, l'ombre d'un bonheur imparfait,) ſera mis en uſage pour ſatisfaire vos déſirs; vous y verrez les boſquets plantés de cet arbuſte prolifique, dont les dimenſions & les propriétés ont été ſi élégamment décrites dans un mémoire préſenté il y a quelques années à notre ſociété. C'eſt-là que l'*arbre de vie* fleurit éternellement; c'eſt-là que ſans la moindre inquiétude ſur votre réputation, vous pouvez dépoſer le fruit indiſcret de vos plaiſirs, ſinon auſſi agréablement, du

moins auſſi aiſément que vous en avez reçu le principe ; c'eſt chez moi que vous pouvez jouir ſans reſtriction du ſouverain bien, & ceſſer de ſouiller vos ames du péché d'homicide, pour me ſervir du terme que le docteur *Short* a employé, pour caractériſer les précautions criminelles que vous exigez de la plupart de vos amans.

C'eſt en un mot dans ma maiſon que vous trouverez la ſolution de ce fameux problême d'*Eraſme*, qui a été adreſſé tant de fois à cette divinité terreſtre, qui chérit le premier point de cette merveilleuſe opération, auſſi ſouverainement qu'elle en déteſte le ſecond.

Ne rougiſſez point *ô W-n*, ſi

Utinam exiret tam facile quam iniiſſet de cet auteur, (en parlant de l'enfant dont la femme d'un miniſtre étoit enceinte,) a été pour vous un paradoxe inexplicable. C'étoit à moi qu'il étoit réſervé de mettre en pratique une choſe que cet auteur avoit regardée comme le ſouhait d'une imagination déréglée. En un mot, *Monſieur*, j'ai découvert une méthode par laquelle ce petit embryon, qui exiſte en conſéquence du plus ſenſible de tous les raviſſemens, peut ſortir auſſi ſainement & auſſi aiſément de ce cachot ténébreux, que le ſouffle amoureux de vos zéphirs peut y pénétrer.

Rempli de la réuſſite certaine de mon projet, & frappé de l'idée

des avantages qui devoient en réſulter pour ma patrie, je quittai mon logement en ville, & je me retirai dans un quartier où les loyers ſont à beaucoup meilleur compte : je fis applanir un terrein aſſez ſpacieux, que je fis entourer de murailles, & je diſpoſai de côté & d'autre des fours, ou plutôt des matrices artificielles, dont l'uſage devoit être de recevoir cette charge précieuſe que les faveurs de l'amour accompagnent, & qui devoit par conſéquent rendre aux Dames les apparences de cet état d'innocence dont elles jouiſſoient avant qu'elles ſe fuſſent expoſées à avoir beſoin de mes conſeils.

Pour m'expliquer en termes plus intelligibles, je diſpoſai dans

les allées de mon jardin des couches de fumier, j'y ajuſtai des barils, des tonneaux, des poinçons, des pipes & des foudres; des récipiens, en un mot, de toutes grandeurs, afin d'en avoir de proportionnés aux différentes tailles de mes chalandes: je plaçai dans chacune de ces étuves un panier rempli de coton, & j'y ſuſpendis un thermomètre pour m'aſſurer du degré de chaleur néceſſaire à mon opération. Je fis, à l'exemple du ſavant auteur de ce traité, pluſieurs trous ou regiſtres au couvercle de ces fours. Je les garnis chacun de leurs bouchons, afin d'y pouvoir faire entrer ou ſortir l'air extérieur ou intérieur, & y conſerver toujours par ce moyen un degré de chaleur

égal à celui du corps humain. Après une exacte obſervation, (que je fis dans la maiſon de *Madame Douglas* (*), en préſence de pluſieurs de mes confreres,) de la chaleur des parties deſtinées à la formation du fœtus, en y introduiſant la balle de mon thermomètre, je trouvai qu'elle étoit de trente-cinq degrés & un ſeizieme; d'où je conclus que ce grand homme, en preſcrivant de mettre ſous l'aiſſelle la balle du thermomètre, ne connoiſſoit pas la partie la plus chaude du corps humain, & qu'une femme, quelque variation qu'il puiſſe y avoir dans

(*) Maiſon auſſi connue à Londres pour la facilité de ces expériences, que l'eſt à Paris celle de *Madame P....*

les tempéramens, eſt au moins de trois degrés plus chaude qu'une poule.

C'eſt à vous, mon cher docteur, & à ce célèbre académicien, que j'ai l'obligation d'avoir ſu préparer pour les fœtus, des fours convenables, où le degré de chaleur fût égal à celui qui ſe fait ſentir dans le lieu qu'ils ont coutume d'occuper. Je compoſai de plus une liqueur, *analeptico-alexipharmaco-cordiaco-nutritive*, pour leur ſervir d'aliment, après qu'ils auroient été dépoſés dans mes étuves. J'imaginois qu'il ne me reſtoit plus, après ces précautions, aucune appréhenſion ſur la réuſſite de mon ſyſtême, quand il me vint dans l'eſprit que j'avois encore à applanir la princi-

pale difficulté, qui fait le malheur de toutes les filles qui ſuivent malheureuſement les mouvemens de la nature; je veux dire, qu'il me reſtoit à trouver un moyen de faire déloger ces petits embryons de leur ſéjour ordinaire.

Je me rappellai que dans le temps que j'étudiois à *Oxford*, la fille de mon tailleur étant venue m'apporter une robe de chambre, il s'étoit paſſé entre nous une petite aventure, dont les ſuites malheureuſes prouverent indubitablement qu'un de ces petits embryons s'étoit niché dans un endroit d'où tous les ſecrets de médecine que je poſſédois ne purent le déloger qu'au bout de neuf mois, que cette ouvriere mit au monde une petite fille, que j'ai

été obligé de faire élever à mes frais & dépens. Le ſouvenir de cette fâcheuſe cataſtrophe m'interrompit au milieu de mon travail; je ſentis que mes matrices & mes fours devenoient abſolument inutiles, ſi je ne trouvois pas un moyen de faire ſortir ces petits embryons des habitations que la nature leur a aſſignées.

Lorſque quelque difficulté m'arrête en travaillant, mon habitude eſt de m'enfermer dans mon cabinet. Je ſais qu'il eſt des ſavans qui, en pareil cas, ſe contentent de faire deux ou trois pirouettes, de prendre du tabac ou de ſiffler un air, mais j'avouerai que cette recette ne m'a jamais été favorable; j'eus recours à mon ancienne façon d'agir; je me retirai

dans mon laboratoire, & m'étant assis dans mon fauteuil, je me mis à rêver & à tâcher d'imaginer un moyen de remédier à l'inconvénient qui suspendoit l'accomplissement de mon projet; je fis des efforts de mémoire incroyables, pour me rappeller si aucun auteur ancien ou moderne avoit écrit quelque chose de relatif à ce sujet; enfin après bien des tourmens, mes yeux se fixerent sur un vieux *in-douze*, sur le dos duquel le libraire, attentif & ménager, avoit écrit sur un petit morceau de papier, *Traité des Pierres précieuses par Boëtius :* Ah! mon cher *Boëtius*, m'écriai-je avec transport, que je donnerois volontiers une partie de mes richesses, si tu pouvois éclaircir

la difficulté qui m'arrête. Hélas!.... j'étois ſi fort livré à la mélancolie de mes réflexions, que je ne m'étois pas apperçu qu'au moment de mon exclamation le livre de ce bon Hollandois avoit quitté ſa place & étoit venu s'ouvrir à mes pieds.

Il falloit un événement auſſi merveilleux pour ſuſpendre le chagrin qui me dévoroit; & quoique je n'euſſe pas le moindre eſpoir de trouver le moyen de faire accoucher les femmes dans un livre qui ne traite que des pierres précieuſes, mes yeux s'occuperent à parcourir la page qui s'étoit préſentée à l'ouverture du livre, & ſe fixerent ſur un chapitre, en tête duquel je lus le mot *Aëtites.*

Après beaucoup de verbiage &

de prolixité, l'auteur paſſe aux vertus & à l'uſage de ce fameux minéral, qui n'eſt autre choſe que la *pierre d'aigle*, généralement connue par toutes les vieilles femmes de la terre. Après une ennuyeuſe énumération de toutes ſes propriétés, comme de faire diſparoître les eſprits, guérir le mal de dents, faire trouver les tréſors, &c. je parvins à un article dans lequel l'auteur nous apprend, d'après l'expérience qu'il en a faite, que ſi une femme enceinte la porte à ſon bras, elle n'aura jamais de fauſſes couches; que ſi au contraire elle l'attache à ſa jambe, ou à telle autre partie du corps, inférieure au ſiege de la conception, le fœtus, de tel âge, dans telle circonſtance qu'il puiſſe

puiſſe être, ſortira immédiatement du ventre de ſa mere.

Je me ſerois fait un ſcrupule d'ajouter moins de foi à la ſeconde qu'à la premiere partie de ce récit miraculeux. J'envoyai en conſéquence chercher chez tous les jouailliers, à quel prix que ce fût, toutes les *pierres d'aigle* qu'ils pouvoient avoir ; j'en trouvai heureuſement une quantité ſuffiſante pour les beſoins actuels de mes pratiques, & pour attendre le retour des couriers que j'avois dépêchés dans les pays étrangers, afin de m'en procurer un plus grand nombre.

Ce fut huit jours après la lecture de votre livre, Monſieur, que je me vis abſolument établi dans ma nouvelle habitation : mon jardin

étoit préparé, mes matrices artificielles étoient disposées, mes pierres étoient en état; je n'attendois, en un mot, que le moment favorable pour faire ma premiere épreuve.

Le lendemain je fis publier que toutes les Dames qui voudroient jouir du plaisir que cause ordinairement la façon d'un enfant, sans que leur honneur, ou du moins leur réputation, (ce qui est synonyme dans ce siecle) en courût le moindre risque, n'avoient qu'à se rendre chez moi, & qu'elles pouvoient être sûres d'être délivrées du fruit de leurs amusemens, au bout de sept jours & trois heures, sans douleur & sans danger, même sans qu'elles s'en apperçussent.

Vous vous imaginez aiſément que je ne manquai pas de viſites. J'avois fixé le lendemain du jour de ma publication, pour procurer aux Dames cette ſatisfaction, & je n'étois pas encore levé, quoique je ſois aſſez matinal, que ma ſalle & mon cabinet étoient remplis de femmes du voiſinage, depuis l'âge de quatorze ans juſqu'à ſoixante.

Malgré le plaiſir que me cauſa cette affluence de Dames, occaſionnée, ſans doute, par une ferveur de zele pour la propagation de l'eſpece, je fus obligé, à mon grand regret, d'en renvoyer la plus grande partie, en les avertiſſant que lorſqu'elles reviendroient, elles euſſent la bonté d'amener avec elles leurs galans. Je

ne réſervai, pour ſubir ma premiere épreuve, qu'une jeune fille de l'âge de ſeize ans. Après quelques difficultés, qui (ainſi que l'ont remarqué les plus grands philoſophes, & principalement M. De...) accompagnent indiſpenſablement les premieres expériences, je crus pouvoir me flatter que mon ſujet étoit dans l'état que je déſirois, pour voir la preuve de mon ſyſtême.

Je la gardai pendant ſept jours & trois heures; (ce n'eſt pas que cet intervalle de temps ſoit abſolument néceſſaire; quelques jours, ou quelques ſemaines de plus, ne font pas le moindre changement, & l'expérience réuſſira toujours, depuis le moment de la conception juſqu'au neuvieme mois.) A

l'expiration de ce terme, je la menai dans mon jardin, & après avoir préparé un de mes plus petits fours, dans lequel, au moyen du fumier dont je l'entourai, j'introduiſis le degré requis de chaleur, de trente-cinq degrés & un ſeizieme, je pris une de mes *pierres d'aigle* que je lui attachai avec un ruban, au-deſſus de la cheville du pied.

Ainſi diſpoſée pour ce grand œuvre, je la fis entrer dans l'étuve, & je la plaçai verticalement ſur le panier rempli de coton, qui devoit recevoir l'enfant dont elle étoit enceinte.

Repréſentez-vous maintenant, mon cher docteur, avec quelle impatience j'attendois la fin de mon opération; mais redoublez,

je vous prie, votre attention; je n'avois pas encore achevé deux tours de promenade, & mon eſprit inquiet travailloit encore à comprendre comment ce miracle pouvoit s'accomplir, que j'apperçus ma jeune écoliere bondiſſant, pour ainſi dire, de l'excès du plaiſir dont elle étoit ſaiſie, qui me prenant précipitamment par la main, me dit avec un tranſport qui égaloit à peine celui que je reſſentois.... *C'en eſt fait.. mon cher ami, c'en eſt fait.. je ſuis accouchée.*

Que l'on imagine, (ſi cela eſt poſſible) la joie dont je fus tranſporté à cette nouvelle. Je proférai mille actions de graces en l'honneur du vénérable Hollandois, dont les lumieres avoient applani

mes difficultés, je fis mon compliment à la Demoiſelle, de ce qu'elle venoit de recouvrer l'état dont elle jouiſſoit avant ſon entrée dans ma maiſon, & je volai vers le four qu'elle venoit de quitter: une foible voix que je crus entendre ſortir de l'étuve, & qui en ſortoit effectivement, ſuſpendit un moment ma courſe: j'arrivai cependant, & mettant la tête dans le tonneau, je vis, la poſtérité le croira-t-elle? un petit garçon, bondiſſant ſur le lit de duvet que je lui avois préparé; je fermai auſſi-tôt le four, & courant promptement chercher chez moi un baſſin rempli de l'*analeptic* que j'avois compoſé, j'y plongeai l'enfant qui venoit de naître.

Soit qu'il faille que le fœtus reſ-

pire continuellement, lorſqu'une fois il a commencé à le faire, ſoit que le conduit de la reſpiration ne fût pas ouvert à celui qui venoit d'éclore, dans un temps où, ſuivant les meilleurs auteurs, il auroit dû l'être, j'eus le chagrin de voir noyer, en peu de ſecondes, mon fils unique & mon héritier.

Comme M. De .... nous dit, que l'on ne doit jamais ſe flatter de réuſſir dans les premieres épreuves que l'on fait d'une matiere auſſi délicate, je ſupportai la mort de mon enfant avec une conſtance vraiment philoſophique, & l'eſpérance de la voir bientôt réparée, par la naiſſance d'une infinité d'autres, contribua beaucoup à m'en conſoler.

Je donnai un ſecond avis pu-

blic, par lequel je fis ſavoir que les Dames pouvoient ſe rendre le lendemain matin chez moi pour eſſayer les fours les mieux proportionnés à leur taille, & travailler enſuite à la propagation du genre humain, pourvu qu'elles ſe reſſouvinſſent ponctuellement du quart d'heure, afin que je puſſe calculer le terme de leur accouchement, & faire mes préparatifs en conſéquence.

J'avois pris la précaution, avant d'afficher cette invitation générale, de diſpoſer trente-cinq étuves, capables chacune de recevoir depuis cent juſqu'à cent cinquante embryons; malgré cette attention, le nombre des Dames qui me firent l'honneur de me venir voir fut ſi conſidérable, qu'a-

près en avoir laiſſé entrer pendant deux heures, je fus obligé de refermer ma porte, de crier par la fenêtre que ma maiſon étoit pleine, & qu'il m'étoit impoſſible d'en recevoir davantage.

Comme mon deſſein étoit de ſuivre en tous points l'exemple de mon maître M. De .... je me propoſai de tenir une note exacte du jour de la formation de ces petits embryons, & lorſqu'ils ſeroient éclos, d'en écrire ſoigneuſement la date ſur la partie la plus charnue de leur corps, afin de m'aſſurer du moment où ils ſeroient parvenus au terme de neuf mois, & où ils pourroient par conſéquent abandonner les fours. Je fis ſavoir que toutes les Dames qui voudroient ſe divertir chez

elles, & m'envoyer exactement leurs noms, les circonſtances, l'heure & le moment de leurs plaiſirs, ſeroient également reçues chez moi au temps préfix, & qu'elles y jouiroient des mêmes privileges que celles que je m'étois déterminé à garder dans ma maiſon, juſqu'au terme de leur accouchement.

Le nom des perſonnes m'étoit une clauſe abſolument néceſſaire à pluſieurs égards; je craignois cependant qu'on ne voulût pas y ſouſcrire, & j'enviſageois ce refus comme un très-grand obſtacle à l'exécution de mon ſyſtême. J'avois grand tort, & je demande mille pardons aux femmes de mon pays, de les avoir ſoupçonnées d'une qualité qui n'eſt plus

abſolument de mode, je veux dire de modeſtie. Je reçus un ſi grand nombre de notes qu'on ne pouvoit ſuffire à les enrégiſtrer, & que je me vis forcé au bout de quarante-huit heures, d'avertir qu'il m'étoit impoſſible de faire honneur à un plus grand nombre de billets, & que les Dames qui s'expoſeroient juſqu'à nouvel ordre agiroient à leurs riſques, périls & fortunes.

Je m'enfermai chez moi, & je me livrai tout entier à l'étude des moyens de perfectionner ma découverte, juſqu'à l'expiration du terme preſcrit pour commencer mes expériences avec les Dames que j'avois dans ma maiſon. Je viſitois tous les jours mes matrices artificielles, & j'eus grand

ſoin d'y entretenir le même degré de chaleur, ſoit en ouvrant ou fermant les régiſtres, ſoit en ôtant ou ajoutant du fumier.

Enfin le moment ſi ardemment déſiré arriva: je fis paſſer mes penſionnaires dans mon jardin, & dans l'eſpace d'une heure, elles furent toutes heureuſement délivrées du fruit de leurs récréations; elles prirent congé de moi après de grands remerciemens, & des prieres inſtantes de leur faire ſavoir le jour auquel je voudrois bien leur accorder de nouveau l'entrée de ma maiſon.

Les Dames externes, qui avoient pris date pour les deux jours ſuivans, furent exactes au rendez-vous, & elles trouverent toutes le même ſoulagement à leurs inquié-

tudes. En un mot, l'accouchement général fut si heureux que je me trouvai, en trois jours, à la tête d'une armée de plus de trois mille embryons. Je me gardai bien de les plonger dans mon *analeptic*; la fatale expérience que j'en avois fait sur mon fils ne m'avoit malheureusement que trop instruit sur ce sujet.

L'heureux succès que je venois d'éprouver, en donnant l'être à un si grand nombre de petits hommes & de petites femmes, concouroit à me persuader qu'il étoit possible de trouver un moyen de les faire parvenir au terme de neuf mois, & que cette réussite dépendoit de la composition ou de l'application d'une liqueur qui pût leur servir de nourriture; c'est

ce qui, dès le moment, fit l'objet principal de mes recherches & de mes travaux.

Cependant malgré cette perſuaſion, qui pouvoit être regardée comme fondée, je ne négligeai rien, & je fis diverſes expériences pour tâcher de parvenir par une autre voie, ſi cela étoit poſſible, à la perfection de ma découverte. J'obſervai pour chaque étuve particuliere une conduite différente, afin que ſi l'une venoit à manquer & l'autre à réuſſir, je puſſe conſtater une façon de les gouverner. J'ajoutai du fumier à l'une, j'en ôtai à l'autre; je couvris celle-ci d'une couverture, afin d'empêcher l'air extérieur d'y pénétrer; je laiſſai celle-là découverte, afin qu'elle y fût

continuellement expoſée. Dans certains fours j'ouvris tous les régiſtres, dans d'autres je les fermai. Mais hélas! Eſt-il poſſible de ſonger à tout dans un coup d'eſſai? Non ſans doute, & pour imiter la ſincérité de notre grand maître *Hippocrate*, qui après un long détail de la maniere dont il traita une maladie, confeſſe ingénument que le malade en mourut; je dois, malgré le chagrin que j'en reſſens encore, convenir ici de bonne foi que toutes mes eſpérances furent renverſées par la mort ſucceſſive de tous mes embryons: les uns périrent de l'excès du froid, les autres de l'excès du chaud; le défaut d'air en étouffa pluſieurs; ſa trop grande abondance en fit mourir un auſſi grand nom-

nombre : en un mot, de trois mille fœtus que je poſſédois, il me fut impoſſible d'en faire vivre un plus de quatre jours.

Je viens, Monſieur, de vous faire un expoſé véridique de l'état où en eſt ce grand œuvre, & je ſuis perſuadé que vous convenez intérieurement qu'il eſt poſſible de le conduire à ſa perfection, & de trouver un moyen d'élever ces fœtus juſqu'au moment auquel on peut les remettre entre les mains des nourrices.

Permettez-moi de vous demander maintenant ce que vous penſez de l'obligation que doit m'avoir le monde entier, pour une pareille découverte ? De quelle récompenſe aſſez conſidérable ma patrie peut-elle payer un ſecret

qui va la rendre la plus riche & la plus puiſſante nation de l'univers ? Mon ambition cependant ſera ſatisfaite, quant à préſent, ſi l'on veut m'accorder une ſouſcription volontaire parmi les Dames, pour l'établiſſement de mes nouveaux fours, & des patentes qui m'en aſſurent le revenu pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, aux conditions que dans vingt-un an de leur date, je m'engage à fournir annuellement cent cinquante mille hommes, en état de porter les armes & de défendre mon roi & ma patrie.

Laiſſons, Monſieur, aux François le ſoin de faire éclore des poulets, & travaillons à faire naître des hommes. Quel eſt l'ennemi qui pourra nous réſiſter, lorſ-

qu'un ſeul jardin ſuffira pour mettre ſur pied des armées conſidérables ? Que ſont, en comparaiſon de mon ſyſtême, les différens plans de ces cerveaux brûlés, qui nous étourdiſſent depuis vingt ans de leurs projets pour acquitter les dettes nationales. Que ma découverte ſoit encouragée, comme elle le mérite, & il ne ſera plus queſtion d'inventer de nouveaux impôts, ni de réduire les intérêts des emprunts publics.

La richeſſe d'un royaume conſiſte ſans contredit dans le nombre de ſes habitans ; par conſéquent, ſi la propoſition qu'avance un de mes compatriotes eſt vraie, c'eſt-à-dire, ſi tout ſujet mâle exiſtant rapporte au roi dix *guinées* par an, combien de millions ne vais-je

point mettre dans les coffres de ma patrie, par la quantité innombrable de citoyens dont je vais la peupler?

Heureux le pays dans lequel est né *Richard Roe*; mais plus heureux encore *Richard Roe*, d'être né dans un pays qui mérite à si juste titre un auſſi grand bonheur!

Je ſais, mon cher docteur, que vous & moi vivons dans un ſiecle où l'uſage eſt d'établir la théorie, & de forcer enſuite la pratique à y correſpondre; mais moi, qui crois pouvoir, avec raiſon, me diſtinguer du reſte des hommes, je veux être le fondateur d'une nouvelle méthode de philoſopher; & maintenant que j'ai fermement conſtaté le fait, je vais en établir la théorie.

On m'objectera peut-être que mon ſyſtême ne tend à rien moins qu'à produire des enfans. Et comment eſt-il poſſible, s'écriera le public, qu'un homme puiſſe produire ſon ſemblable ? C'eſt une queſtion à laquelle une fille de dix ans auroit bientôt répondu ; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit maintenant : je ne crée pas plus des hommes que Mr. De .... crée des poulets : notre intention commune eſt ſeulement de les faire naître & de les élever juſqu'à un certain âge.

Mais je ſuppoſe que mon but ſoit d'en produire : où ſont les raiſons qui m'en démontrent l'impoſſibilité ? Les enfans ſont du nombre des productions de la nature, pourquoi donc ne feroit-il

pas poſſible de faire ſes fonctions dans une de ſes productions auſſi bien que dans une autre?

Combien de certitude n'avons-nous pas aujourd'hui, que l'on peut faire de l'or, & combien de preuves avons-nous qu'on eſt parvenu à en faire? Il n'eſt pas douteux que l'on parviendroit également à produire les autres métaux ſi l'on vouloit s'y appliquer, ou ſi le bénéfice qu'on en retireroit étoit ſuffiſant pour dédommager des peines qu'on auroit priſes pour y réuſſir.

Des minéraux paſſons aux végétaux; pourquoi ne ſeroit-il pas auſſi aiſé de produire un enfant de ſon principe, dans un tonneau ou dans un four, qu'il eſt facile de faire revivre de leurs

cendres un lys ou une tulipe dans un récipient.

Il eſt vrai que ces plantes reſſuſcitées n'ont pas une plus longue durée que n'en ont eu malheureuſement mes embryons, & qu'elles retournent en cendres, auſſi-tôt que l'air les a frappées; mais peut-être que le ſecret de les rendre durables, & celui de conſerver mes petits hommes, ſeront découverts en même temps.

Si l'on veut ſe donner la peine de lire nos Tranſactions Philoſophiques, (ouvrage auquel ce ſeroit un auſſi grand crime de ne pas ajouter foi, que de révoquer en doute le contenu d'un livre, que par reſpect nous ne nommons jamais dans nos aſſemblées,) on y trouvera le détail d'un moyen

de produire des oranges auſſi douces & auſſi ſucrées que celles que l'on va chercher dans les pays étrangers.

Le profond génie auquel nous ſommes redevables de cet art merveilleux nous aſſure l'avoir non-ſeulement inventé, mais même éprouvé pluſieurs fois.

Il ne faut, pour y parvenir, que mettre dans une bouteille d'huile d'amandes douces quelques fleurs d'oranges, les y laiſſer diſſoudre, & fermer enſuite la bouteille juſqu'à la ſaiſon ſuivante : alors on verra dans la bouteille quantité de fleurs s'épanouir, ſe nouer, & produire enfin des oranges d'un goût & d'un parfum délicieux.

Mais c'eſt aſſez parler des productions inanimées : diſons quel-

que choſe des êtres vivans.

Tout l'univers a entendu parler de ce François qui produiſoit des inſectes, des minéraux & des végétaux, dans un peu de terre qu'il avoit ſéparée d'une eau diſtillée.

Le fameux *Kenelm Digby* produiſoit communément des écreviſſes, & il en fourniſſoit journellement ſa table.

Le grand *Paracelſe*, dont les écrits ont au moins autant de réputation que nos Tranſactions Philoſophiques, nous aſſure avoir fait pluſieurs fois, dans une bouteille chymique, une figure humaine qui remuoit, qui parloit & qui raiſonnoit.

Si *Paracelſe* a opéré ce prodige ſans le ſecours d'aucune matrice, à combien plus forte raiſon mon

ſyſtême doit-il paroître pratiquable à tout homme qui réfléchit, puiſque je me ſers d'un récipient, qui, moyennant mes préparations, fait les fonctions de celui de la femme, & que j'y dépoſe un fardeau qu'elles n'auront plus l'incommodité de porter, que pendant la trente-cinquieme partie du temps ordinaire.

Mais ſans avoir recours aux chymiſtes & aux philoſophes, l'hiſtoire nous fournit pluſieurs exemples qui concourent à confirmer la ſolidité de ma découverte.

Par quels moyens *Bacchus* eſt-il parvenu de l'état d'embryon au terme ordinaire, ſi ce n'eſt par l'effet de ceux dont je viens de donner le détail?

Ç'auroit été un anacroniſme groſſier d'introduire l'uſage des

tonneaux dans le monde, avant que le *Dieu du vin* eût existé; aussi le héros qui le conserva fut-il obligé d'avoir recours à la ruse dont s'est servi un voyageur, pour cacher un diamant qui avoit été dérobé : il se fit une incision à la cuisse dans laquelle il le recela.

On sait que l'usage des poëtes est de donner toujours un air de prodige aux événemens les plus simples; mais sans nous arrêter aux ornemens de la fiction, rapportons l'histoire telle qu'elle est.

Il régnoit jadis en *Crete* un certain *Jupiter*, qui étoit, sans contredit, le plus grand débauché de son royaume. Dans le nombre des Dames qui venoient faire leur cour à la reine, il jeta les yeux sur une brune fort piquante nom-

mée *Sémélé*, qui étoit la fille d'un vieux officier de ſon armée. Son rang lui facilita bientôt les moyens de s'introduire auprès d'elle, & d'en obtenir des faveurs qu'on refuſe rarement à ſon roi, mais comme c'étoit un libertin déterminé, il avoit à peine chauſſé l'individu de *Bacchus* qu'il abandonna ſa conquête, & vola dans les bras d'une autre femme, qui lui joua un fort vilain tour, & qu'il paya d'un retour très-cuiſant les ſoins qu'il lui rendit pendant pluſieurs jours.

Jupiter ne fut éclairci ſur ſon infortune que lorſqu'il en eut communiqué les fruits amers à la reine ſon épouſe.

Par un bonheur ſingulier, le roi n'avoit point eu depuis cet ac-

cident d'entrevues ſérieuſes avec *Sémélé*, & il ne lui avoit rendu que quelques viſites de bienſéance, par rapport à l'enfant dont elle étoit enceinte.

Junon, dans la réſolution de ſe venger des douleurs qu'elle ſouffroit, prit le parti de ſe déguiſer & de parcourir ſon royaume, pour tâcher de découvrir la femme qui avoit fait ce funeſte préſent à ſon mari. Elle ſe rendit chez *Sémélé*; mais à l'ingénuité de ſa converſation, elle reconnut aiſément qu'elle étoit non ſeulement innocente ſur la cauſe de ſon déſeſpoir, mais même que *Jupiter* ne lui avoit point fait part de la maladie dont il étoit atteint.

Cependant comme elle ſavoit qu'il n'y avoit pas long-temps que

Jupiter l'étoit venu voir, elle fut ſi piquée de ce qu'il avoit reſpecté ſa ſanté, qu'elle forma ſur le champ le deſſein de l'aſſocier à ſon malheur; en conſéquence elle entra dans un grand détail ſur les qualités de ſon mari; fit l'éloge avantageux de ſon mérite, de ſes talens, de ſa vigueur & des agrémens de ſa perſonne: " Ma chere „ Demoiſelle, lui dit-elle, je con- „ nois *Jupiter* mieux que vous ne „ penſez; je vous veux du bien, „ & je ne puis m'empêcher de „ vous donner un bon avis: je „ vois qu'il s'eſt contenté auprès „ de vous d'un badinage aſſez „ ſuperficiel; tâchez de l'engager „ à vous traiter de la même façon „ dont je ſais qu'il en uſe avec ſa „ femme, & je vous garantis des

„ plaiſirs dont ſon amour ne vous
„ a donné juſqu'à préſent qu'une
„ idée très-imparfaite". *Sémélé* jeune, curieuſe, & qui avoit d'ailleurs une inclination décidée pour le plaiſir, fit ſes réflexions ſur les conſeils qu'on venoit de lui donner; elle ſe reſſouvint qu'effectivement depuis pluſieurs jours ſon amant la traitoit avec beaucoup d'indifférence. A la premiere viſite qu'elle en reçut, elle lui fit innocemment mille agaceries, pour éprouver ſi tout ce qu'on lui avoit dit étoit vrai. *Jupiter*, ſe voyant ainſi prévenu, s'étourdit inſenſiblement ſur les remords qui auroient dû le retenir; & cédant enfin à l'attrait du plaiſir qui lui étoit offert de ſi bonne grace, il ſe précipita dans les bras de ſa

maîtreſſe, & lui fit part de toute la volupté dont on avoit flatté ſon imagination, ainſi que de toute la ſubtilité du poiſon dont il étoit enrichi.

Un libertin honnête-homme fait rarement d'affront de cette eſpece à une femme, ſans en avoir un ſincere repentir. *Jupiter* devint mélancolique, & craignant pour la ſanté de *Sémélé*, comme pour celle de l'enfant dont elle étoit enceinte, il la mit entre les mains d'un certain *Apollon*, médecin à la mode de ce temps-là, qui, pour préſerver *Bacchus* de ce venin contagieux, le fit ſortir auſſi-tôt du ſein de ſa mere. L'hiſtoire ne nous dit pas ſi ce fut avec la main, ou par le moyen d'une *pierre d'aigle*, que l'opération fut faite,

faite, elle nous apprend ſeulement que *Jupiter* le renferma dans ſa cuiſſe, & qu'à l'expiration du terme ordinaire, il mit au monde ce Dieu de la gayeté, qui par ſon amour pour les femmes, pour le vin & pour la guerre, peut ſervir de modele à tous nos héros modernes.

On m'objectera peut-être, que lorſque *Bacchus* ſubit cette tranſmigration, il étoit déjà âgé de cinq ou ſix mois, & que par conſéquent cette expérience ne peut rien prouver en faveur de la mienne. Pour faire taire la critique, je vais rapporter l'hiſtoire d'*Erichton* roi d'*Athenes*.

Il eſt abſolument hors de doute que ce prince n'a jamais exiſté plus d'une demi-minute dans le

ventre de ſa mere, ſi même il eſt bien prouvé qu'il y ait exiſté. Voici l'hiſtoire telle qu'elle eſt.

Une fille de ce temps-là, nommée *Pallas*, qui avoit une inclination extraordinaire pour la guerre, fut trouver un armurier boiteux de ſa connoiſſance, & le pria de vouloir lui faire une armure. L'ouvrier le lui promit, mais aux conditions que pour arrhes elle lui accorderoit certaines faveurs : la belle y conſentit, & il s'étoit à peine écoulé une demi-minute depuis la conſommation du marché, qu'elle ſe reſſouvint avoir fait vœu de chaſteté. Que fit-elle ? Elle délogea ſur le champ le petit *Erichton*, & à l'imitation de *Jupiter* ſon pere, elle le porta dans ſa cuiſſe pendant neuf mois, à

l'expiration deſquels elle mit au monde ce héros, à qui l'univers eſt redevable de l'invention des *fiacres*.

J'en appelle maintenant, Monſieur, à tous mes confreres, à vous-même, & je demande ſi je n'ai pas ſuffiſamment démontré le ridicule & les inconvéniens de votre ſyſtême, & ſi au contraire je n'ai pas fermement établi par des preuves tirées de la raiſon, de l'expérience & de l'hiſtoire, que le mien eſt ſans comparaiſon beaucoup mieux imaginé, & pour l'utilité de l'univers en général, & pour la ſatisfaction des Dames en particulier.

Il me reſte maintenant à vous détromper ſur l'honorable ſociété dont j'ai l'honneur d'être, & dans

laquelle je ſuis prêt à ſigner que vous méritez d'être admis.

La mauvaiſe opinion que vous en avez ne vient que de l'ignorance où vous êtes de la nature de notre inſtitution ; & cette ignorance, permettez-moi de vous le dire, Monſieur, eſt inexcuſable dans un homme de votre mérite. Ayez la bonté de nous rendre une viſite, & vous verrez que, pour peu de goût que l'on ait pour le plaiſir de faire des brochures, le ſyſtême entier de l'univers ne peut pas en fournir d'occaſions & de ſujets plus favorables que nos aſſemblées.

C'eſt nous, Monſieur, qui avons prouvé des choſes... que perſonne, excepté nous, n'auroit jamais imaginé avoir beſoin de preuves.

Je pourrois, pour vous en convaincre, vous rapporter ici les utiles dissertations que nous avons faites sur la chaleur du feu, sur les insectes, sur la différence qu'il y a entre l'herbe & le foin, &c. mais comme ce seroit vouloir faire un volume de cette lettre, j'aime mieux vous renvoyer à l'original, & je vous prie de vouloir bien vous donner la peine de lire nos Transactions philosophiques.

J'ai l'honneur d'être, avec le désir le plus sincere de vous voir de notre société,

MONSIEUR,

A Londres le $\frac{15}{26}$ *Mai* 1776.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

RICHARD ROE.

SUPPLÉMENT.

VOici peut-être le plus ſingulier ouvrage qui ait paru depuis long-temps. C'eſt une eſpece de roman, dans lequel un médecin, d'un eſprit ſubtil & adroit, s'eſt propoſé de mettre à couvert la réputation des Dames, dont il paroît avoir été un zélé partiſan. Dans cette vue, il a imaginé un nouveau ſyſtême ſur la génération, qui forme la premiere partie de ce recueil, intitulée : *Lucina ſine Concubitu :* on entreprend d'y prouver que la conception peut s'effectuer dans les femmes, ſans avoir été précédée de l'acte qui a été juſqu'à préſent comme eſſentiel à la génération.

Ceux qui liſent ſans réflexion regardent ſans doute cela comme un pur badinage, dénué de bon ſens, autant que de vraiſemblance : mais s'ils font attention aux mœurs de ce ſiecle, & à la multitude de jeunes perſonnes qui ſe trouvent journellement expoſées à des accidens, dont la honte, s'il en reſte encore ſur ce ſujet, réjaillit juſques ſur leurs familles, ils ne feront plus ſurpris qu'il ſe ſoit rencontré quelque bonne ame diſpoſée à employer ſes talens, pour mettre leur réputation à couvert ; ce qu'il fait fort habilement, en établiſſant ſur la génération un ſyſtême, duquel il réſulte que les femmes peuvent concevoir ſans avoir commerce avec les hommes.

Quelles connoiſſances profondes de la phyſique dans l'auteur de cet ingénieux ſyſtème ! avec quelle ſagacité n'a-t-il pas imaginé une machine propre à intercepter dans l'air ces animalcules qui y ſont répandus & qui ſont les germes des êtres humains ! il eſt facile de concevoir que ces corpuſcules animés, ces hommes en raccourci, introduits dans les corps des femmes par le véhicule de l'air ou de quelqu'autre fluide, & y trouvant un lieu propre à s'y développer, & une chaleur qui favoriſe leur végétation, y prennent l'accroiſſement ſucceſſif que l'on obſerve dans le fœtus.

J'avoue que ce ſyſtème n'eſt pas ſans difficulté ; la plus frappante eſt de dire que ces mo-

lécules organiques d'une ſtructure ſi délicate, qui s'introduiſent ſelon cette hypothèſe, par les poumons, ou par l'œſophage, ne pourront réſiſter aux impreſſions des ſucs dont les viſceres ſont impregnés, ni à l'agitation violente que donne à tous les fluides qui ſe mêlent avec le ſang, la circulation rapide de cette liqueur; & que parlà l'organiſation de ces embryons ſera totalement détruite avant qu'ils ſoient parvenus au lieu où ils doivent prendre leur accroiſſement.

Cette objection ſpécieuſe eſt entiérement anéantie par un grand nombre d'obſervations que nous fourniſſent les plus habiles ſcrutateurs de la nature. Nous y liſons, non-ſeulement que des plan-

tes ont germé & pouſſé des tiges dans l'eſtomac de ceux qui en avoient avalé les graines, mais encore que le coin de divers inſectes, même le frai des grenouilles, ont donné naiſſance aux animaux qu'ils renfermoient, & qui ont été rejetés tous vivans. Ce qui prouve que la ſtructure de ces animalcules, quelque délicate qu'elle ſoit, a pourtant mi-degré de ſolidité qui la met en état de réſiſter à l'action des viſceres & des fermens qui ſe trouvent dans le corps humain.

Le beau-ſexe ne peut donc que ſavoir bon gré à l'auteur d'avoir appliqué ſi utilement des obſervations & des idées déjà propoſées, & conſignées dans les livres des philoſophes & des gens de l'art,

mais dont on ne s'étoit point encore aviſé de tirer parti à l'avantage & à l'honneur de la plus aimable partie du genre humain.

Ce ſyſtême doit être d'autant mieux accueilli, qu'il peut nous faire eſpérer une poſtérité plus ſaine & mieux conſtituée que nous ne le ſommes nous-mêmes. En effet, les Dames inſtruites de ce moyen de perpétuer l'eſpece ſe feront ſans doute un point d'honneur de donner naiſſance à des enfans vigoureux, & pour y parvenir, elles éviteront ce commerce pernicieux qui, par la communication d'une maladie honteuſe & deſtructive, infecte la ſource même de la vie. Alors on ne verra plus de malheureux deſcendans tranſmettre par leur

taille rabougrie & leur vie languiſſante la mémoire de la dépravation de leurs parens : une épouſe ſage & prudente pourra ſatisfaire au vœu de la nature qui déſire d'elle une poſtérité, ſans s'aſſujettir aux caprices d'un mari vicieux, dégoûtant & odieux.

Le ſeul inconvénient qui pourroit réſulter de l'adoption de ce ſyſtême, ce ſeroit de donner au ſexe quelque ſujet de penſer que l'homme, ce prétendu roi de l'univers, y ſeroit un être abſolument inutile : mais c'eſt préciſément en cela que cet ouvrage me paroit le plus avantageux au beau ſexe. Il ſervira à réprimer l'orgueil de ces tyrans, qui s'imaginent valoir beaucoup plus que leurs compagnes ; du moins doit-il

détruire jusques dans leur source ces soupçons jaloux qui troublent la paix de tant de ménages, & encourager ces amans timides, qui n'osent se livrer à une passion tendre, sous prétexte que la belle qui en est l'objet auroit eu pour quelqu'autre des complaisances trop marquées. Il sera bien plus équitable & plus consolant de croire que celles qui pourroient donner lieu à ces soupçons étoient si bien conformées, & si avantageusement disposées, que les corpuscules animés ont chez elles heureusement pénétré, sains & saufs, jusqu'au réservoir destiné à les faire rejeter.

La seconde partie de ce recueil, intitulée : *Concubitus sine Lucina*, n'est pas aussi intéres-

ſante. L'auteur n'a fait qu'appliquer à la génération de l'homme la pratique propoſée par un célèbre phyſicien (M. de Réaumur) de faire éclore des œufs d'oiſeau par une chaleur artificielle. Et par un attentat contre les loix naturelles & civiles, abuſant des obſervations d'Antelme de Boot, il oſe propoſer aux perſonnes du ſexe, fatiguées d'un fardeau embarraſſant, un moyen facile de s'en décharger par le ſecours de la pierre d'aigle. Il s'attache auſſi à réfuter le premier auteur, & s'efforce d'aſſaiſonner ſon diſcours de plaiſanteries odieuſes, lui reprochant d'avoir cherché à priver les Dames d'un plaiſir dont il prétend qu'elles ſont fort friandes; comme s'il n'étoit pas de notoriété pu-

blique, que le phyſique de l'amour ne fait ſur ce ſexe charmant qu'une fort légere impreſſion, en comparaiſon des délices qu'il recherche & qu'il trouve dans l'union des cœurs & des eſprits, en un mot dans un amour purement platonique; fait inconteſtable que cet anonyme a tort de méconnoître, & encore plus de vouloir ridiculiſer. Son ouvrage n'eſt à la ſuite du premier que comme les ombres dans un tableau. Il fera d'autant mieux ſentir le véritable but du premier auteur, d'applaudir à des vues auſſi utiles qu'obligeantes.

FIN.

gAF-

Med. Hist.
WZ
260
H6F62F
1788